

N° 4
19 MARS
1946

Prix: 8 francs

BUT

D.L.
20-III-1946

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITÉ SPORTIVE

Rédacteur en chef: Gaston BENAC

J. Ladoumègue
juge Pujazon et
les autres
crossmen



Impressions et
documents pho-
tographiques de
nos envoyés spé-
ciaux à Londres,
Gand, Lyon, Pau,
Limoges, Lourdes



Comment j'ai failli
rater Aston

par Lucien GARDIN



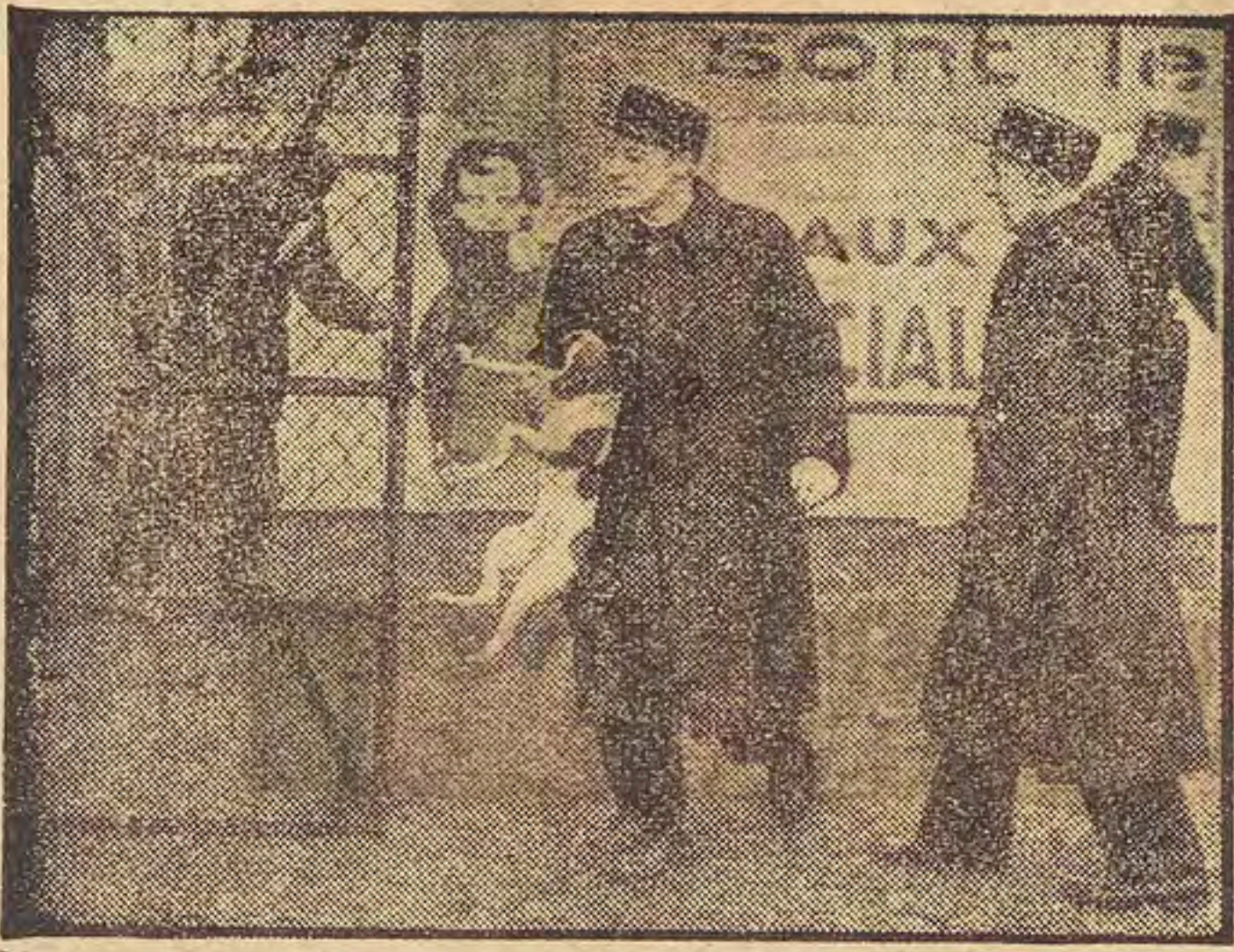
Nos films
d'actualité



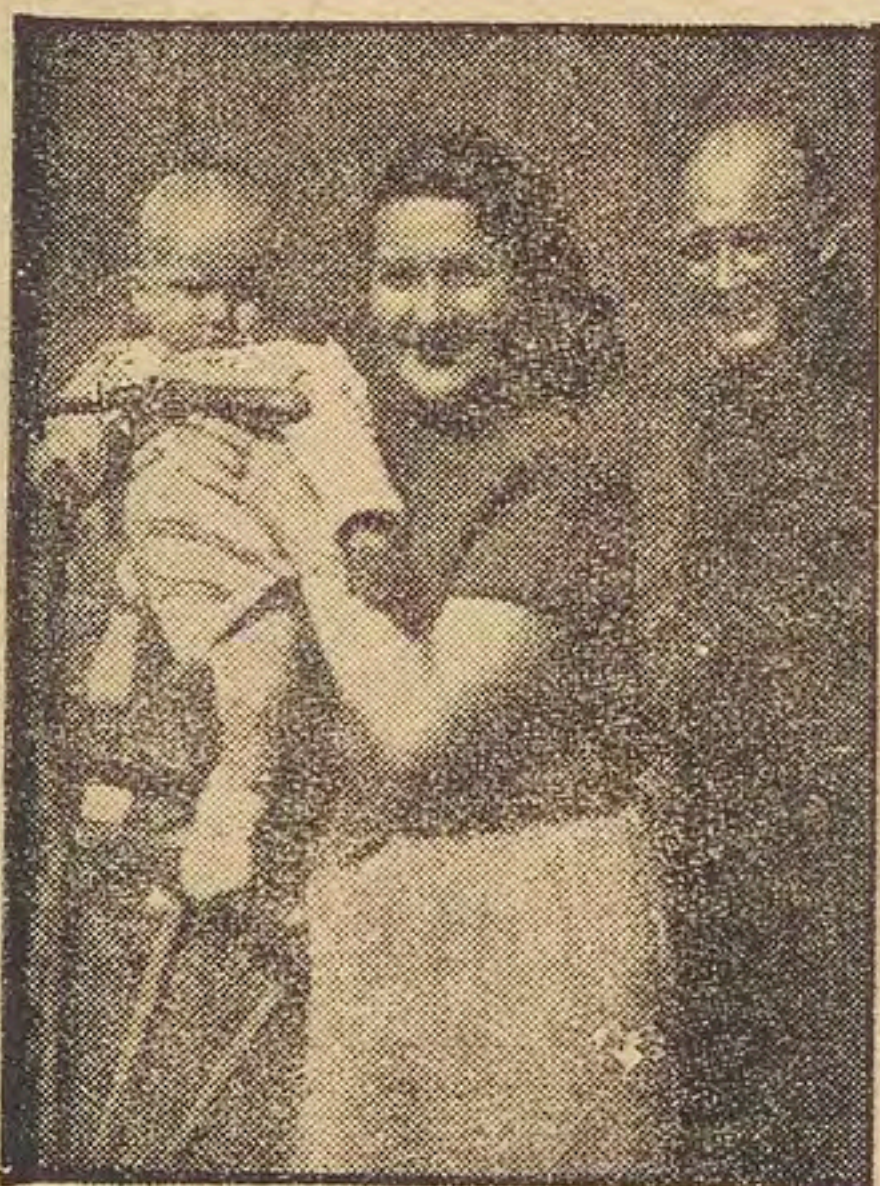
Prochaines livraisons: nos livres
sur les événements de l'année.
Chaque semaine, nous vous
présenterons des articles et des
documentaires sur les grands
événements sportifs.



Un chien dans un jeu de balle



Délaissant le traditionnel jeu de quilles, ce chien s'est brusquement découvert une âme de supporter. Les représentants de la race canine adoptaient en temps de guerre les escouades ou les compagnies. Que deviendront nos stades si nos amis à quatre pattes adoptent les équipes de football? Celui-ci a interrompu durant un quart d'heure le match Lille-Arago. Nos vaillants agents, n'écouteront que leur courage, l'ont cerné et capturé. Ils ne sont pas devant les portes de la fourrière, mais viennent de le sortir des buts et l'expulsent du terrain « manu militari ».

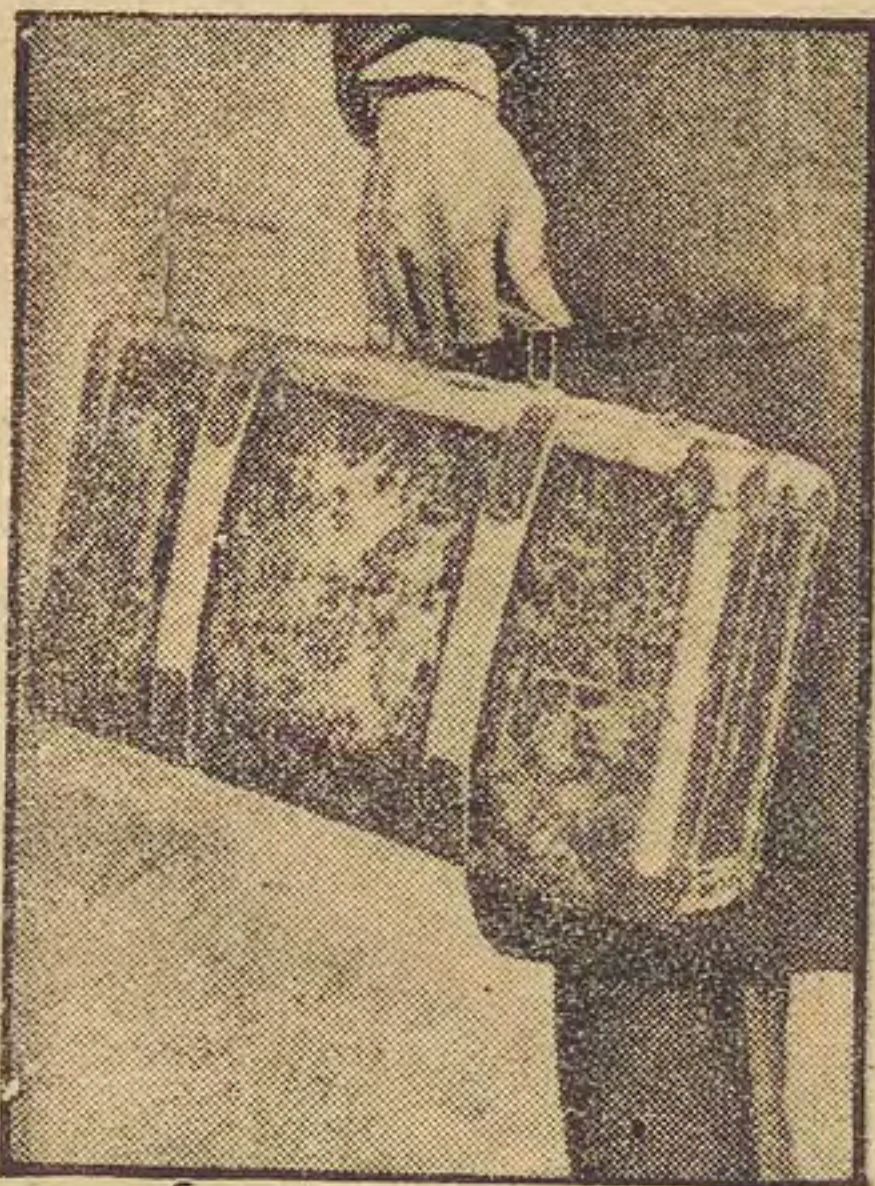


Tel chauve, tel fils!

Voici le jeune fils de notre collaborateur et ami André Leducq. Il doit reprendre le flambeau et, sous avis contraire, devenir champion du monde amateurs et mûler un jour son torse, devenu avantageux, dans un maillot jaune tricoté spécialement. Dédé est fier de son œuvre. « C'est ma meilleure performance », dit-il volontiers. Et il ajoute : « Le portrait de son père tout croché. Il a mes cheveux ! »

VALISE magique

Cette valise ne sort pas de la boutique d'un spécialiste des Champ-Élysées. Elle a beaucoup voyagé mais ne porte aucune des étiquettes que certains collectionneurs un peu vaniteux exigent avec insistance des bagagistes des grands pa-las internationaux. Mais cette valise est le fétiche d'un grand champion. Ben Borek ne connaît pas — et depuis ses débuts — d'autre moyen de transporter ses crampons victorieux d'un terrain à un autre.



QUAND PEPITO joue au plus malin



faire « blanchir », non pas à Londres, mais en Avignon. Alcazar n'a pas compris : « Que si maintenant, déclare-t-il, on n'a plus le droit d'être amateur ou professionnel quand on veut ! »

On a l'impression qu'en dépit d'une santé parfaite et d'une robustesse indéniable, Alcazar ne tient plus les 90 minutes. Il joue une mi-temps récemment contre le Red Star, puis, quelques minutes avant la pause, il s'est mis à boiter bas et sortit dignement du terrain.

Comme on le plaisantait sur la gravité de sa blessure, il répondit sur un ton lugubre : « Que j'ai reçu un coup que je pouvais faire un mort ! »

Pepito est rapidement devenu très populaire dans les principaux cafés d'Avignon où l'A.S.A. transporte successivement son siège. On y raconte, en particulier, une... savoureuse — c'est bien le mot — histoire dont Alcazar aurait été le héros à Comaret, une charmante localité du Vaucluse.

Ce jour-là, Avignon dispute un match amical contre l'équipe locale. Alcazar tient le rôle de demi-centre ; il a décidé de jouer les policiers, mais c'est un rôle un peu fatigant pour lui. Il a, d'ailleurs, à surveiller un avant-centre jeune et fringant qui, sous le couvert de sa réputation, lui donne bien du mal. Alors, profitant d'un arrêt du jeu, Alcazar s'approche de l'avant-centre local et lui dit : « Que si je veux, tu ne passeras jamais. Mais que je comprends que tu aimerais peut-être marquer un but devant ton public, devant ta petite qui t'admire de la touche, sans doute ! Que si tu me donnes un poulet et une douzaine d'œufs, je te laisserai marquer un but. »

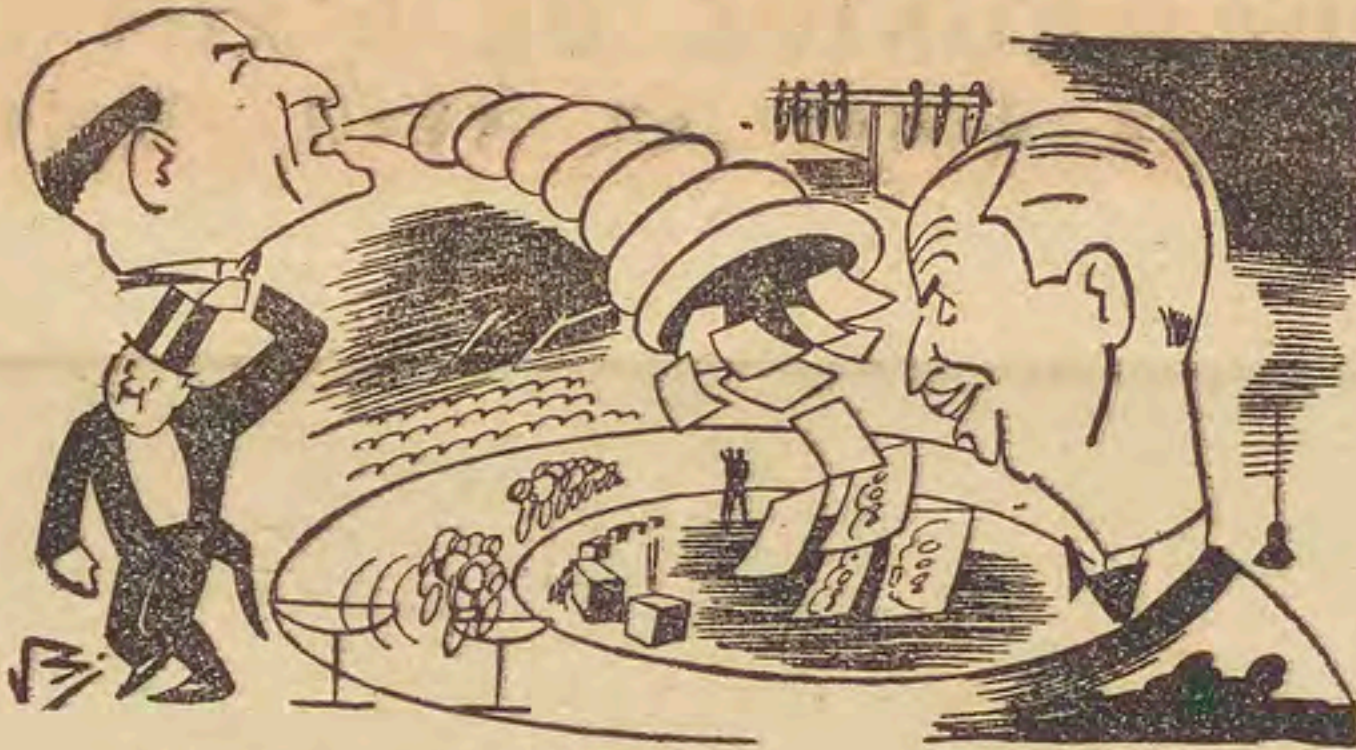
Marché conclu. L'avant-centre échappa une fois à la surveillance de son pédier et marqua un but. Et Alcazar ramena de Comaret son poulet et ses 12 œufs, mais les mauvaises langues prétendent que même si Alcazar ne l'avait pas voulu, l'avant-centre aurait tout de même pu passer.

Emm. GAMBARELLA.

SEPT JOURS AU SPRINT

...dans les coulisses du sport

Tournez !... Tournez !...



Une curieuse sensation d'autrefois :

— Hé ! taxi !

L'automédon s'arrête.

— Aux Six Jours !

Voilà nos étreintes de printemps. Car si le maronnier du 20 mars est un peu en retard sur l'horloge, c'est à vingt-trois heures précises que sera donné ce soir le coup de pistolet du départ.

On nous rend à la fois les « écureuils », la « ronde infernale », les populaires aux « visages mongés d'ombre », la piste blonde, en un mot toutes une littérature un peu poussiéreuse, aussi oubliée que Paul Morand.

Il ne reste de tout cela qu'un beau prétexte à bercer nos espoirs déçus. Les Six Jours renaissent dans la fumée des cigarettes de la troisième décennie, entre le Mardi gras et la Mi-Carême. C'est l'époque choisie par Charles Joly pour faire du vieux neuf et du raisonnable. Car on nous promet un règlement draconien.

Les coureurs auront-ils leur cohorte de supporters, tout comme les équipes de balle ronde? Pousse-Delvoye ont acheté plus de 15.000 francs de places et cherchaient hier encore des oranges, fraiches ou non. Aimables marionnettes retrouvées : Berretrot et son petit million de primes; Papa Gattier, Renard et leurs tapettes, la Reine des Six Jours et toute la troupe des Folies Nélaton. Tournez, tournez...

Chers papiers gras des gradins au petit jour, et zincs poissons des bistrots « ouverts la nuit » : vous voici enfin revenus.

mercredi

Bon anniversaire M: Paul

Les anciens et les nouveaux du V.C.L. se sont réunis autour de Paul Ruinat en un dîner amical. Cette tradition annuelle revêtait cette fois un peu plus de solennité du fait que le fondateur des « blanc et noir » vient d'entrer dans sa soixante-et-onzième année. Rien n'est plus touchant que de voir des champions arrivés ou retirés venir sagement prendre place autour d'une table pour souligner de leur présence la signification que prend la reconnaissance envers un éducateur. En ce siècle de struggle for life ces petites manifestations de l'amitié née dans le sport conservent une rare valeur.

Dans nos filets

Le troisième numéro de « But », paru la semaine dernière nous a procuré un bon moment de gaieté. Que les secrétaires de la rédaction n'en soient remerciés.

A la fin d'une évocation colorée et technique de la vie possible que mène à Collioure le grand champion Joseph Desclaux, un « mastic » fit repousser à l'animateur des « sang et or » les présents d'Ar-taxerxes, sous la forme de cent billets pour jouer à Carcassonne, mais s'enthousiasmer, et à juste titre, pour les reportages de notre photographe René Berlot. Ayons franchement que nous aurions rigolé beaucoup si nous avions lu ça dans un autre journal.

mercredi

Le beau Geist

La tempête qui soufflait avec fureur sur la cuvette du basket-ball est enfin apaisée. On respire mieux. M. Talleyrand-Boizard a convoqué les ma-jorités de la commission technique et a su trouver les arguments qui opèrent avec la légitime action d'un baume sur les amours-propres ulcérés. — « Oublions le passé, revenez ! », a chanté d'une voix suave le président qui sait quand il le faut pousser la romance avec juste mesure. Et ce disant il laisse entrevoir un billet Paris-Genève et quelques devises au clearing à l'occasion des championnats d'Europe.

M. Boizard a eu le beau geist.

Froid et chaud

Curieuse soirée mercredi à Wembley pour le match France-Angleterre de boxe amateurs. Beaucoup d'attentions pour les visiteurs. Le programme bilingue contient de solennels vœux de bienvenue. Les Londoniens se sont dérangés et la recette a atteint 1.800.000 francs. Avant les hymnes, les Français, très élégants, paraissent drapés dans des robes « chambre noires, le cou serré d'une écharpe blanche. Les Anglais qui, eux, n'ont pas de points de textile, sont « en peau », c'est-à-dire torse nu. La rose fleurit simplement leur culotte. Le protocole rigoureusement observé en longueur ces préliminaires et les champions britanni-

confères organisèrent même des concours avec voyage accompagné ; on entrevoyait la classique promenade à Cintra et quelques dégustations de vrai porto. Mais le gouvernement de M. Salazar vient aujourd'hui de faire savoir que le match était annulé. Le procédé est discutable et, au surplus, on ne comprend pas comment Marcel Cerdan pourrait boxer, le 7 avril, Al Baker à Lisbonne si nos footballeurs sont jugés indésirables ? Est-ce à la France ou à notre football qu'on en veut sur le Rocio ? On demande à savoir et, en ce cas, nos tennismen pourraient s'abstenir de jouer la Coupe Davis contre les champions portugais.

Nouvelle formule belge

Les Six Jours de Paris ne sont pas encore commencés et l'on annonce déjà que la direction du Vél d'Hiv' bruxellois se fait appel aux écureuils pour les présenter dans sa cage aux alentours du 15 avril. Car ce qui se fait à Paris est tout de suite à la mode en Belgique. Il y a toutefois un mais. Les coureurs sont prévenus que, pour assurer le succès de l'organisation, ils devront faire de sérieuses concessions financières. Qu'est-ce que ce serait si le franc belge n'était pas à un cours élevé ?

Les équipes touchent donc un pourcentage sur la recette. Curieuse innovation ! Entre deux choses, on verra peut-être Guimbretière ou Schulte vérifier les comptes au bord même de la piste. On peut affirmer que, pour s'aligner dans une épreuve de ce genre, il faut être un homme vraiment complet.

Et que ça saute !

Ted Maghner, nouveau coach du F.C. Metz, est allé chercher sa femme en Angleterre avant de prendre ses nouvelles fonctions. Après avoir examiné l'équipe, il a déclaré :

« Je serai sans pitié ! Ces garçons peuvent bien faire quand ils veulent. Mais il faut discipliner leur ardeur. Ils ne doivent pas faire un pas de plus qu'il n'est nécessaire et je ne veux pas voir de fantaisie, de jeu personnel ou d'homme qui manque de souffle... »

Ted Maghner aurait pu ajouter « Silence dans la chambre ! » Ils vont s'amuser au F.C. Metz.

dimanche

Un vrai portier

Lorsqu'il arriva gare de Lyon, entouré de ses camarades, coiffés de superbes chapeaux verts, le goliath de Fink, avec ses vingt-deux ans, et surtout ses 1 m.92, jeta le désarroi parmi les organisateurs du bivouac. En fait, à cet hôtel du Centre où il descendit, on eut quelque peine à trouver un lit à sa mesure.

Au Parc, il brilla. N'est-il pas marchand de lampes électriques à Prague ? En levant les bras, il touchait la barre supérieure des bois, ce qui rendait toute balle haute inefficace.

« Il a des bras d'avant guerre », dit mon voisin. Mais ce gardien de but est parfaitement proportionné. Il suffit de contempler ses chaussures pour s'en convaincre :

« Un vrai 44 Fink. »

Champion malgré lui

Ca « rouillait » un peu au Palais de Glace lorsque Francis Jacques et Levassour passèrent sous les cordes du ring pour disputer le titre national des poids lourds. Pour qu'il

y ait match de boxe il faut être deux. Levassour prouva bien vite que s'il méprisait les honneurs, il a, par contre, la volonté bien arrêtée d'empêcher par tous les moyens qu'on modifie son avantageux profil. Las, ce fut la disqualification. Très grand seigneur, Francis Jacques voulut refuser le titre.

Et puis, comme bien vous le pensez, il se fit une raison et accepta.

Capelle, Lévêque et Lévêque, Capelle

Un dimanche de printemps, un record de foule à Saint-Cloud, la victoire de Pujazon et la nouvelle maintenant officielle qu'il dirigera l'équipe de France à Ayr. En somme, une bonne journée pour tout le monde et un point final aux polémiques de ces jours derniers.

On dit que le parcours écossais comporte des passages à travers de très lourdes terres labourées. La piste de Saint-Cloud n'a rien à envier aux champs britanniques, puisqu'un taxi parisien s'y enlisa profondément.

En marge du National, il y eut des défilances assez sensationnelles. L'an dernier, Lévêque finissait 73^e et coûtait le titre au Racing, alors que Capelle était troisième derrière Pujazon. Cette année, c'est Capelle qui s'est offert une banane place de quarante-troisième, tandis que Lévêque se classait dans les dix premiers. Pour conserver le titre, Manfrond compte beaucoup sur ces deux coureurs irréguliers.

« Ne pourraient-ils rester ensemble l'année prochaine », pensent, à juste titre, les dirigeants du Racing.

lundi

Pour les cols, vous repasserez !

Le départ du circuit des Flandres, rencontré par beaucoup de connaissances l'ex-champion du monde Georges Ronsse.

— Toujours matchmaker du Palais des Sports d'Anvers ?

— Pas du tout, et je fais mes débuts aujourd'hui comme journaliste à « Sporting ».

Quelques heures plus tard, après avoir fait du cross à cause d'une panne de voiture, couvert de poussière, fourbu, l'ex-voqueur de Bordeaux-Paris nous confiait :

« Quel métier, et maintenant il faut écrire ! »

A propos des fameux cols des Flandres, qui devaient constituer la grosse difficulté du parcours et mettre les grimpeurs à l'épreuve, on doit reconnaître que nos amis belges ont un peu grossi les obstacles avec une verve qui pourrait être marseillaise.

« Les cols des Flandres, rien du Tournalet, tout au plus Picardie. »

Carte postale en couleurs

Après les routiers belges, rentrée des Italiens dans Milan-San Remo. Tant et tant de souvenirs, de péripéties sensationnelles, d'arrivées fiévreuses dans le cadre jadis enchanteur de la Riviera italienne.

On va chanter à nouveau les mérites du Turchino, cher à Bartoli. Mais le décor a bien changé. La course au bord de la Grande Bleue est aujourd'hui une folle équipée sur un parcours en montagnes russes. Bombes d'avions, tirs précis de la marine alliée ont détruit tous les ouvrages d'art.

D'innombrables déviations obligent la montée de raidillons mal empierrés avant d'atteindre la ligne droite légendaire bordée de palmiers géants qui marque l'arrivée à San Remo.

Que de chutes, d'accidents, de cravonnages en perspective ! Attendez les nouvelles de cette Riviera du Ponent, véritable paradis d'autrefois, paysage atomique en 1946.

EN S'METTANT A TABLE

par Fernand TRIGNOL

Un drôle de gnère, c'est Raphaël. On dit qu'il a un caractère à part, qu'est un rétif, un rogneux. Moi j'trouve pas. Y fait tout ce qu'il veut ce gosse là, c'est un ré-gulier.

A chaque course il part en tranche, y s'empare des p'tits gars qui l'attaquent la longueur des pointes de ses lattes, et quand il arrive y s'morre. Il a l'air de dire : « C'est pas difficile les gars, la tactique du cross. On part, on se retourne pas et on arrive le pre. »

Au Parc dimanche y avait des Tchèques avec un ballon. Y paraît qu'eux étaient des tocs, des Tchèques sans prévision quoi ! Mais y z'avaient amené une pieuvre. Un grand sifflet avec des bras qu'il pouvait s'croiser dans les dos. C'est une affaire un pareil zigoto, pour cueillir des cerises ; avec lui pas besoin d'échelle. Le même Bongiorini en était tout mino, y savait pu comment s'y prendre, l'autre y le prenait de bizeau et puis, hop, un coup de polichette et la sphère, comme y disent les gars du foot, était dans ses poches. C'est un goli qui a dû apprendre son boulot chez Robert Houdin.



samedi

Tout ou rien

Le match France-Portugal fut conclu entre les deux fédérations. La France ferma ensuite la frontière des Pyrénées. Un télégramme empressé monda de Lisbonne qu'un avion spécial viendrait prendre nos joueurs à Paris afin d'éviter le transit chez Franco. Tout allait pour le mieux, des



AUJOURD'HUI, DÉPART DES PREMIERS "SIX JOURS" D'APRÈS-GUERRE

Il y a 25 ans, associé à Sèrès, Oscar Egg, enlevait le dernier sprint au Vel' d'Hiv'...

...avec une pédale cassée!

GOULLET-FOGLER, Hourlier-Cornes, les premiers vainqueurs des Six Jours de Paris en 1913 et 1914 sont morts. Ceux qui inscrivent derrière eux leur nom au palmarès en mars 1921, Oscar Egg-Georges Sèrès, sont toujours actifs et bien portants. Le premier est gros industriel du cycle, le second s'occupe de ses deux fils Arthur et Georges, qui, sur les pistes, perpétuent son nom.

Nous avons demandé à « papa » Sèrès des souvenirs sur ses premiers Six Jours à Paris qui se terminèrent par une victoire.

— En 1920, j'avais enlevé les Championnats d'Hiver, de France, d'Europe et du Monde de demi-fond. C'est avec tous ces titres que je pris le départ au côté d'Oscar Egg qui, lui aussi, était stayer à l'occasion et m'avait offert d'être son équipier parce que j'avais gagné de nombreuses américaines. Ces Six Jours ne me parurent pas très durs — j'avais couru avec Dupuy ceux de New-York en 1914 — et, avec Egg, je m'entendais très bien.

Nous faisons les sprints tous les deux, mais il était tout de même plus rapide que moi, la preuve en est qu'il gagna le dernier sprint avec une pédale cassée, devant E. Aerts-Spiessens et Veri-Oliveri.

— Avez-vous une anecdote?

— Je me souviens que, pour une futilité, Dupuy et Brocco se rouèrent de coups avec des chaussures cyclistes. Ce qui prouve combien les coureurs de Six Jours vivent sur les nerfs.

— Combien aviez-vous touché à ce moment-là?

— 23.000 francs, plus 5 à 6.000 de primes. C'était une somme! L'année suivante et en 1924, avec Emile Aerts, j'avais 35.000 francs de fixe et la plus belle prime que j'ai gagnée, c'est une Citroën 5 CV. J'ai dû la vendre pour partager avec E. Aerts.

— Et, en 1925, que vous était-il arrivé?

— Un accident stupide. Je faisais équipe avec Piet Van Kempen et nous étions, le quatrième jour, en tête du classe-



Georges Sèrès et Oscar Egg, les deux vainqueurs des premiers Six Jours, aiment à se raconter leurs souvenirs.

ment. En voulant m'occuper de mon matériel, je me brûlai les yeux avec de la gomme laque. Je dus abandonner et Van Kempen triompha avec A. Beyl. Sans cette bêtise, j'aurais gagné mes quatrième Six Jours de Paris.

Vingt-cinq ans après — il a maintenant 62 ans — nous retrouverons Georges Sèrès sur le bord de la piste où il dirigera, conseillera, soignera son fils Arthur, équipier de Guy Lapébie.

— Quelle joie serait la mienne si « Tutur », 25 ans après moi, inscrivait son nom au palmarès des Six Jours de Paris! nous dit-il pour clore notre entretien.

Pourquoi pas? A. Sèrès-Lapébie ont suffisamment de classe pour gagner, tout comme G. Sèrès-Egg, les premiers 6-Days d'après guerre. — R. M.

L'histoire de la prime de 20.000 francs des Dolly Sisters

UN soir, au cours des 6 Jours de Paris 1923, les Dolly Sisters faisaient appeler dans leur loge Bob Desmarest, alors directeur du Vel' d'Hiv'.

— Je voudrais donner une prime de 10.000 francs, dit l'une d'elles.

Très bien, mademoiselle. Aussitôt, Desmarest allait prévenir les coureurs en leur disant: « Je compte sur vous pour faire du spectacle. »

Le départ de la prime était donné, mais les concurrents ne faisaient pas des efforts suffisants, le patron annulait la prime en disant aux coureurs:

— Lorsque vous serez déçus, je la ferai recourir. Sur ce, les Dolly Sisters redemandaient Desmarest et la seconde sœur lui remettait une autre prime de 10.000 francs. Cette fois les 20.000 francs avaient alléché les coureurs et pendant une heure et demie, une bagarre infernale fit rage sur la piste. Piet Van Kempen se démenait comme un beau diable, mais il ne pouvait empêcher Dewolf-Stoeklin d'emporter les 20.000 francs des Dolly Sisters.

Un frigidaire bien garni!

LA question ravitaillement a été la plus difficile à résoudre par les organisateurs des Six Jours de Paris. La direction du Vel' d'Hiv' doit en effet nourrir 36 coureurs et 114 soigneurs, aides, etc., soit 150 personnes.

Voici ce qui sera, en principe, consommé du 19 au 25 mars:

| | | | |
|-----------------------|---------|-----------------------|----------|
| V viande | 399 kg. | Tomates | 10 kg. |
| Beurre | 30 — | Pâtes | 40 — |
| Fromage | 70 — | Margarine | 40 — |
| Pommes de terre | 300 — | Café | 40 — |
| Légumes secs | 40 — | Pain | 210 — |
| Sucre | 130 — | Sel | 30 — |
| Biscuits | 30 — | Quaker (boîtes) | 30 — |
| Farine | 10 — | Vin | 560 lit. |
| Confitures | 30 — | Lait | 240 — |
| Pruneaux | 70 — | Huile | 10 — |
| Chocolat | 15 — | | |

LE GRAND ELECTEUR VOUS PARLE...

Je cherche une reine... qui rapporte

par Georges BERRETROT

Oui, je le confesse, malgré mon goût de la démocratie, j'ai créé des reines d'un jour, ou plutôt d'une semaine, j'ai assis sur un trône éphémère des beautés parisiennes.

La première reine des Six-Jours fut Chouquette, une gentille petite Parisienne du XVIII^e. C'était en 1926. L'année suivante, j'élus Lulu Vatiot, qui est devenue grande impresario de cinéma, associée de Paulette Goddard. Nous atteignons maintenant le règne d'Yvette Laurent, qui chevauche sur trois années. Yvette Laurent avait grande allure. Dans sa robe bleu roi, marchant très droit, elle faisait très grande « dame ». Sa loge, remplie de fleurs, semblait auréoler cette reine très XVIII^e siècle. Hélas! Yvette Laurent est morte, de façon tragique!

J'avoue que si j'ai eu un faible pour cette royauté, c'est qu'elle était assise sur les plus fortes primes.

LES "SURVIVANTS"

DES premiers 6 Jours de Paris, disparus en 1913, il ne reste plus que cinq survivants: Berthet, marchand de selles; Brocco, cafetier à Vire; Godivier, garagiste à Paris; Léon Georget et Léonard.

Gouillet-Fogler, les vainqueurs Dupré-Lapize seconds, Crupelandt, Petit-Breton, Charon frères, Germain de la Flèche sont morts.

Vainqueurs d'hier concurrents d'aujourd'hui

Guimbrotière, 1933 et 1935, avec Broccardo; Pellenaers, 1936, avec Schoen; Kers, 1938, avec Billiet.

Dousset, grimpé sur la grande échelle, nettoie un projecteur sous les regards attentifs d'Arthur Sèrès.



Deux futurs adversaires, Grauss et Vanni, ont le sourire. Ils descendent vers la piste, où...



« Y'a d'la mise en bouteilles au Vel' d'Hiv'... » Les six-daymen s'occupent de leur ravitaillement. On reconnaît de g. à dr. Fournier, Ignat, Dousset, A. Sèrès.



Yvette Laurent restait reine, mais Mary Glory devenait impératrice. Et tout le monde fut content...

J'élus ensuite Laure Jorin (Mlle Goujon) que m'avait pistonné Charles Pelissier, puis Rita George, vedette de l'opérette, et un peu mêlée à l'affaire Stavisky. Vint ensuite Lise Gauthy, Lulu Nicolas et, en 1937, Edith Piaf, la « Môme Piaf » de Léo Lova, en qui les populaires devinèrent déjà la grande vedette. Les dernières reines furent Bordes et la Vedette Paulette Goddard en 1939.

J'ajoute que, ni les Dolly Sisters, ni Lucienne Boyer ne réussirent jamais à monter sur le trône de la rue de Grenelle. Le Grand Electeur ne se laissa pas fléchir; la loi des Six Jours, le minimum, le pourcentage, l'assiduité l'emportèrent.

La reine 1946...

Toutes ces reines étaient charmantes, elles acceptaient en riant les plaisanteries un peu crues qui descendaient des galeries, et lorsque Rita George et Mary Glory regagnaient des sommets du hall, l'une un cornet-beret, l'autre un saucisson, en guise de fleurs pendant qu'elles effectuaient un tour d'honneur, elles répondaient par un sourire un peu figé, peut-être, mais tout à fait spontané.

Quelle sera la reine des Six Jours de reprise 1946?

LE DÉBUT en blanc

CE TONNERRE

n'a été
qu'un

DES faits regrettables se sont produits récemment à Strasbourg au cours et après un match de football qui opposait les équipes professionnelles du Racing de Strasbourg et de l'Olympique de Marseille.

Les joueurs Zetelli et Matéo se sont boxés sur le terrain, et une mêlée générale qui se produisit à la mi-temps, aux vestiaires, se termina pour le joueur Zetelli par les deux arcanes et la pommette

par
Lucien GAMBLIN

droite ouvertes, pour son co-équipier Dard par une main brisée. Le même jour, à Toulouse, les joueurs du Toulouse F.C. et de Montpellier se battront sérieusement. Des récidivistes se sont à nouveau distingués sur le terrain toulousain.

Huit jours plus tôt, à Nîmes, les équipes de Nîmes et de Montpellier en étaient venues aux mains, des combats singuliers eurent lieu sans que les

règles du marquis de Queensbury furent observées, et la 3 F décida de tenir une réunion spéciale pour sanctionner, dit-elle, — et sanctionner du reste.

On allait voir ce qu'on allait voir ! La foudre allait épurer, et les exemples serviraient, soyez tranquille.

MATEO : placé à l'origine des incidents sur le terrain : sus-

connaissance que ceux-ci étaient prémédités : 10.000 francs d'amende avec sursis. Quant aux autres affaires, le complément d'enquête habituel permettra aux dirigeants de trouver les excuses nécessaires pour obtenir le sursis, et les Benezech, Duhamel et autres destructeurs continueront à sévir.

Les dirigeants de la Ligue Professionnelle, qui sont en même

...pistolet d'enfant

pension de deux matches de championnat.

ZATELLI : pour fait sur un adversaire : suspension de un match de championnat.

G. DARD : paroles injurieuses envers le public : suspension de un match de championnat.

PARDIGON : pour incorrection envers ses adversaires : suspension de un match de championnat avec sursis.

En ce qui concerne le Racing de Strasbourg, la Commission a'y a n t unanimement acquis la conviction que celui-ci n'a rien fait pour éviter les faits alors qu'il avait

temps dirigeants de club, sans loin d'avoir servi la cause du football pro, et même la leur.

Ils ne veulent pas se montrer trop énergiques envers ceux qu'ils ont à juger, car ils pensent que leur club peut être dans le même cas huit ou quinze jours plus tard. Et voilà pourquoi le tonnerre n'est plus qu'un petit pistolet d'enfant.

La législation de la Ligue est mauvaise.

Il est encore temps de la transformer. Attendez, c'est laisser le football aller à sa perte, et les dirigeants ne devraient pas faire passer les intérêts particuliers de leurs clubs avant ceux du football. Mais ça, c'est une autre affaire !

GRAVE EPIDEMIE de torticolis chroniques chez les nageurs

Non, il ne s'agit pas d'une nouvelle variété de polyomyélite, mais d'un défaut qui revêt un caractère quasi général chez nos crawlers.



Ceux-ci semblent avoir, d'un bout à l'autre de leur course, la tête bloquée du côté où ils respirent, comme s'ils avaient peur de ne pouvoir la ramener à temps pour prendre de l'air.

Et ce défaut, on ne le constate pas seulement chez des nageurs de second plan, mais bien chez des champions ou championnes confirmés, comme Le Morvan, Pelletier, Josette Delmas, qui ne nous en voudront pas de les mettre en cause.

Il semble que les entraîneurs ne tiennent pas assez compte de l'importance du mouvement de la tête : d'une part, l'épaule ne peut s'avancer après l'attaque du bras pour rechercher l'appui le plus loin possible en avant que si la tête s'efface du côté opposé, et, d'autre part, le blocage de la tête provient d'une contraction de la nuque qui entraîne celle des épaules.

MAXIME DES DIRIGEANTS CYCLISTES :

“Faites ce que je dis, mais ne faites pas ce que je fais !”

par René MELLIX



A lecture du Bulletin de la Fédération Française de Cyclisme est parfois très instructive. Cette semaine, nous sommes tombés en arrêt sur la liste des prix du championnat de France de cyclo-cross. Pour cette épreuve officielle, la première de la saison, le montant des prix s'élève à 11.800 francs, dont 3.500 au premier, 2.000 au second, 1.500 au troisième, etc.

C'est peu, très peu même, si on considère que, cette année, la F.F.C. a demandé aux organisateurs des courses comptant pour le championnat de France des routiers que le total des prix ne soit pas inférieur à 50.000 francs.

« Faites ce que je dis, mais ne faites pas ce que je fais », telle doit être la maxime que ces messieurs de la rue Ambroise-Thomas ont mise en application.

Il est facile de demander aux autres de faire des efforts pour le cyclisme, mais la F.F.C., qui prêche l'exemple, se garde bien de faire le premier pas dans cette voie.

La Fédération pense certainement que le vainqueur du championnat de cyclo-cross doit être très heureux

d'avoir le droit de porter le maillot blanc à bande tricolore et que le prix attribué n'est qu'accessoire. Que représentent 3.500 francs à l'heure actuelle ? Une paire de boyaux au marché noir. C'est tout ! Quand nous vous dirons que, pour les prochaines courses pour amateurs et indépen-

dants, le gagnant aura bien souvent un premier prix de 5.000 francs, vous conviendrez avec nous que ce n'est pas la peine d'être professionnel pour toucher 3.500 francs pour un titre officiel...

Mais si la F.F.C. a établi une liste de prix dérisoires, en légère augmentation, toutefois, sur celle de l'an dernier, elle a, du même coup — peut-être pour rattraper les 3.150 francs qu'elle donne en supplément en 1946 — porté de 3 à 5 0/10 la taxe sur les recettes des vélodromes.

On ne perd pas le nord et on connaît la musique rue Ambroise-Thomas !

En marge de la résurrection inattendue du vieux style britannique

LONDRES. — Il nous faut reviser l'opinion que nous avions de la boxe en Angleterre, à la suite des rencontres amateurs franco-britanniques. Nous nous étions placés sous l'angle professionnel, en signalant une complète modification du style anglais. Or si les professionnels anglais accusent un certain recul à Wembley les amateurs nous ont rappelés à la réalité des choses.

Les principes innés, et dont pour ma part je regrettais la disparition, subsistent. La vieille école, celle qui a fait du pugilat à poings nus le beau sport de la boxe, n'est pas morte.

Car l'amateurisme est, comme il a toujours été, le tremplin du professionnalisme et les Brender et les Ryan que nous avons vus si brillants contre nos amateurs, sont les reflets de ce que nous verrons dans l'avenir, dans les rings professionnels.

Non, les Anglais n'ont pas perdu le sens de la technique. Ils l'ont naturellement conservé intact ; mais ils ont compris qu'il fallait le soutenir par des moyens athlétiques supérieurs.

Le direct du gauche, qui est à la base de la boxe de combat, qu'on le veuille ou non, demeure leur atout principal. Mais ce n'est plus le « coup de plumé », tant décrié en France ; il est maintenant devenu plus



Messieurs les juges français

(De notre envoyé spécial C-W. HERRING)

qu'il y a tout à apprendre de nouveau.

Car en boxe, comme en rugby, la force peut parfois mater l'adresse ; mais quand on joue bien, en même temps qu'on joue dur, la supériorité résidera forcément du côté de l'habileté. C'est ce qui vient d'être prouvé et la leçon de Wembley servira tout aussi bien ici aux professionnels qu'aux amateurs.

Le match retour France-Grande-Bretagne aura lieu à Paris, le 12 mai. D'ici là, les champion-

nats de France auront eu lieu. Il convient, dès maintenant, de donner des directives aux professeurs et aux juges de moins encourager la bagarre car nous possédons de très bons éléments et nous devons et pouvons faire mieux qu'à Wembley. Cette opinion est partagée par M. Vioney, le conseiller technique de la F.F.B.

C'est uniquement, pour les boxeurs français, une question de conception.

...n'encouragez plus la bagarre !

par J.-B. GROSBORNE

les et paralyse en partie l'efficacité du travail des bras.

Si l'on regarde nager Jany, ou Bjorn Borg, ou Maria Van den Brande — pour ne parler que des champions que nous avons vus récemment à Paris — on peut constater qu'ils laissent la tête osciller librement à droite et à gauche en opposition avec les attaques de bras.

La respiration alternative — toutes les trois attaques — n'est

qu'un palliatif insuffisant à ce défaut et ne supprime pas forcément la raideur de la nuque. Quant à la bilatérale — chaque attaque de bras — elle ne peut être pratiquée que par des sujets très longs au battement puissant et ne saurait être considérée que comme un correctif.

Le meilleur de ceux-ci semble consister à obliger les nageurs à voir alternativement de l'un et l'autre côté au cours de leur entraînement (en regardant, bien entendu, en avant le menton levé).

PLUS DE CALCULS ALGÈBRIQUES

mais un rugby clair et direct

par Géo VILLETAN



pour bien des raisons, n'a pas donné satisfaction.

Les pontes difficiles

Ce fut l'histoire des poules qui pondirent après de très compliqués calculs algébriques. Auxquels le public, évidemment — à part les vrais initiés — ne comprit pas grand chose, mêlant les qualifications avec les probables, titulaires de deux victoires, alors que celui qui terminait sur un troisième succès disparaissait de la course... Toujours en fonction des calculs algébriques.

On prétendit que cette formule tenait plus longtemps les clubs en haleine. Ce qui n'empêcha pas l'Aviron Bayonnais de connaître la chute, au

Et on le comprend. En premier lieu, parce qu'il fut trop touffu, qu'il vit trop de clubs au départ. Un certain nombre d'entre eux n'avaient point, en effet, la qualité requise, en rapport avec le « niveau supérieur » auquel on les destinait.

Ils battirent pourtant les ténors chevronnés, alléguèrent ceux-là, ce qui est à considérer avant toute autre chose...

Les « mi-moyens » battirent les « gros », c'est vrai. Mais sur leur terrain, le plus souvent en fournissant un jeu négatif, fait de défense, quitta à chercher la victoire au moyen d'un but sur coup franc.

On demande formules claires...

Les grands clubs ont entamé — leurs dirigeants bien sûr — la discussion autour du bilan de la saison. Ils semblent d'accord cette fois pour que soit instauré un championnat

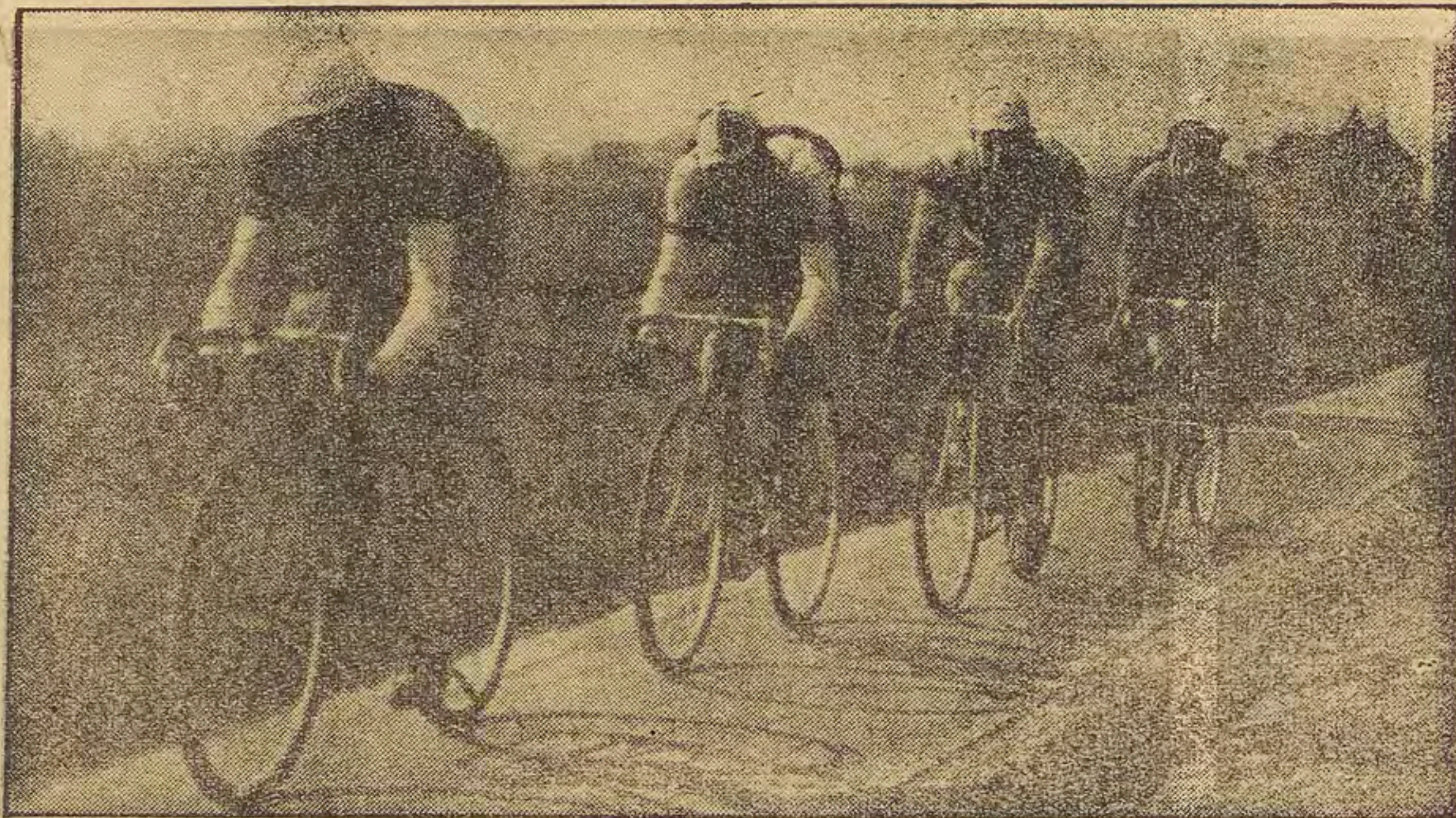
calqué sur celui du football ou du rugby à treize.

UN NOMBRE LIMITE DE CLUBS Pour y arriver, il suffirait de tabler sur les résultats acquis, d'ajouter, par exemple, à un chiffre supposé de 32 promus, une dizaine de clubs qui furent malchanceux, mais ont tout de même un mérite à faire valoir : celui d'être omnisports, de compter quatre ou cinq équipes, dont une au moins de juniors, sous leur chapiteau. Alors que certains participants de l'an 1946 disposèrent tout juste d'une équipe première.

DES MATCHES ALLER ET RETOUR On commenterait en octobre pour terminer fin mars. On pourrait répartir les 42 clubs en deux groupes. Les leaders « aux points » disputeraient une vraie finale.

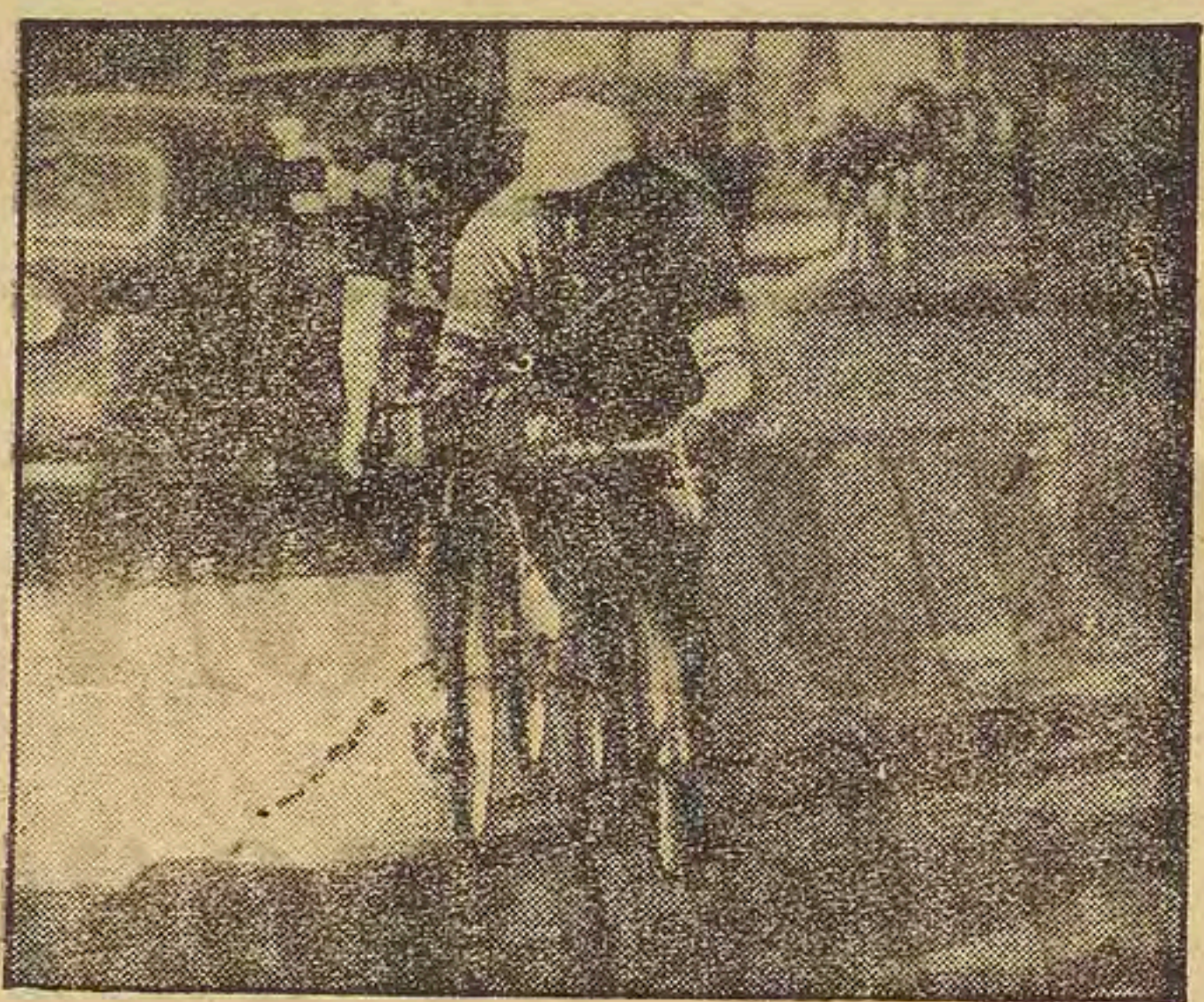
AVANTAGES Les valeurs seraient plus équilibrées, les matches plus réguliers puisque diminuerait l'apreté au gain. Des clubs en course vivraient toute une saison. Ils auraient tous des adversaires à leur taille. Un classement par points dans chaque groupe éliminerait les calculs compliqués dus au goal average.

Y arrivera-t-on ? La réflexion et la décision relèvent de la F.F.R...

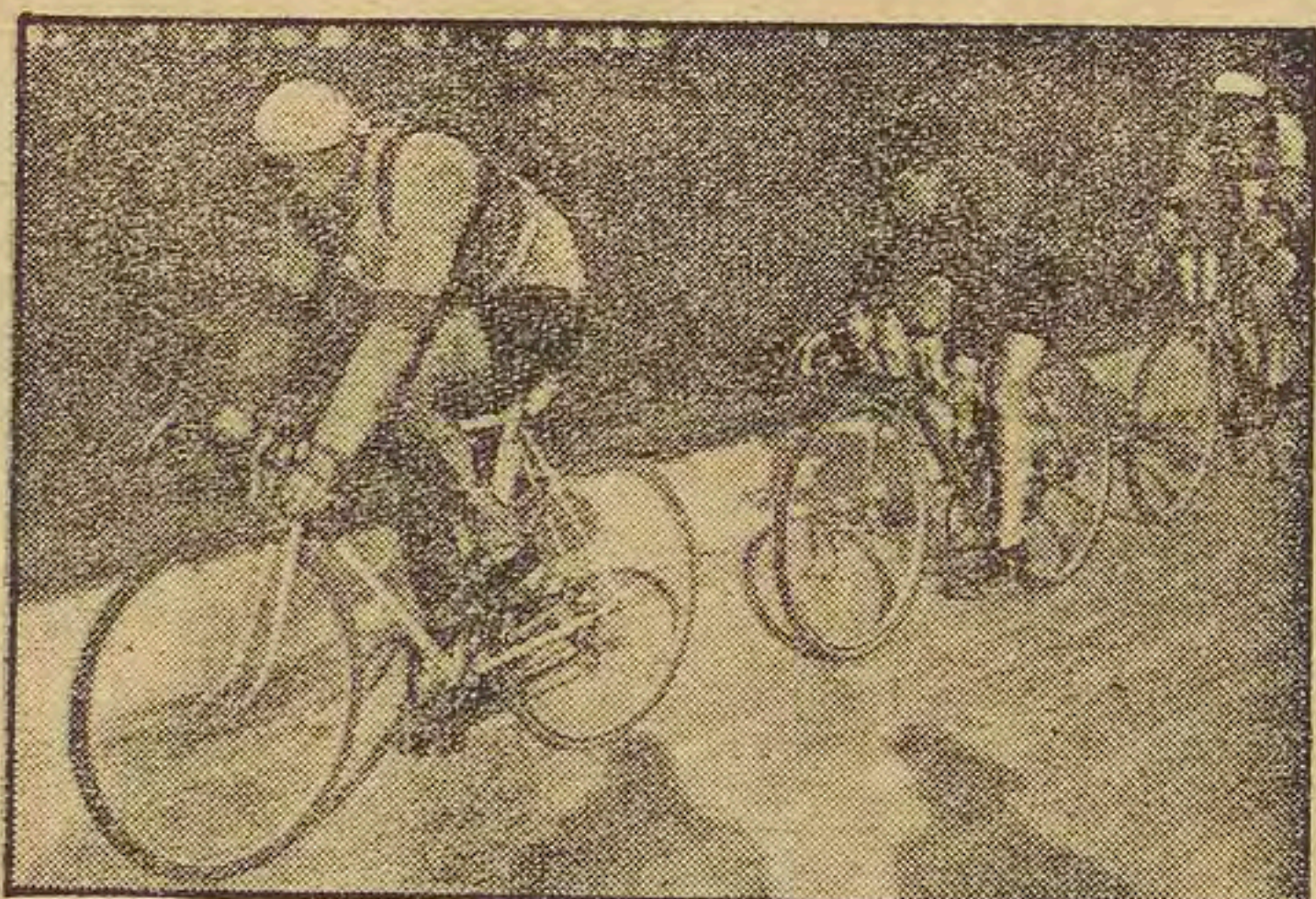


Première échappée. Sur le trottoir cyclable, près de Roulers, le jeune Louis Nackaeris, révélation, mène devant Francken, Pirmez et De Korver. Ils seront rejoints au 92^e kilomètre.

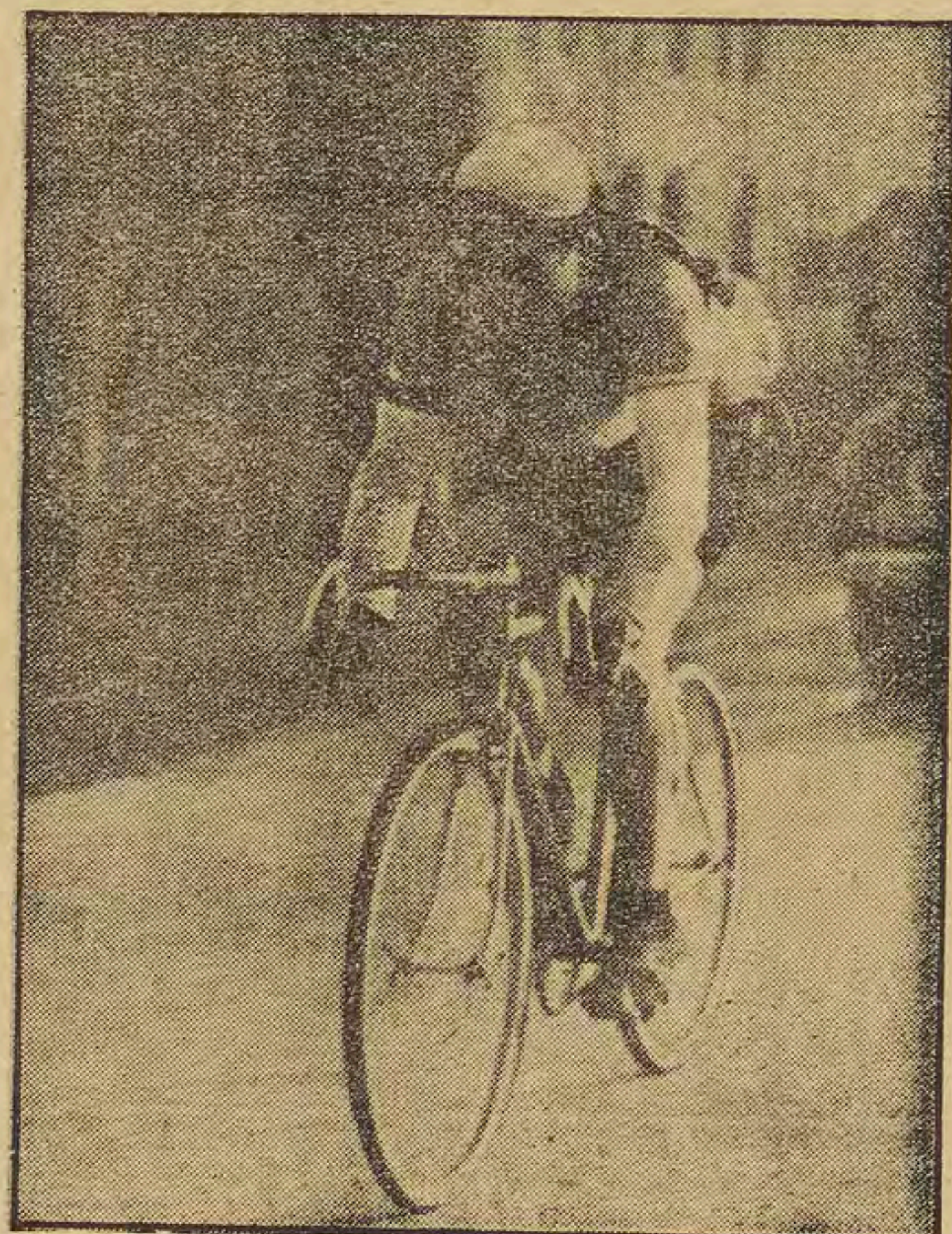
La chute de Vlaemynck a provoqué la victoire de Pieters !



Dans la côte de Quaremont, Vlaemynck, emmenant H. Bruneel se lance à la poursuite de Schotte.



Deuxième échappée. Le puissant Declerck conduit, à Alost, les jeunes révélation A. Verschueren et Van Geystelen.



André Pieters, le visage maculé de poussière, fonce, à 10 kilomètres du but, vers la victoire à Gand.

(De notre envoyé spécial René MELLIX)

GAND. — Au départ du 2^e Circuit des Flandres, André Pieters (23 ans) de Ingelmunster, en Flandre Occidentale, qui devait fournir le premier vainqueur belge de l'année nous déclarait, avec un air pas très rassuré :

— Cet hiver j'ai beaucoup grossi, surtout grâce aux biftecks de mon ami et conseiller Lucien Vlaemynck, boucher à Comines. Je pèse 83 kilos et malgré un entraînement assez poussé, mais arrêté il y a 15 jours à cause de la neige, j'ai très peu perdu de poids. C'est pourquoi dans cette première épreuve de la saison je ne pense guère être très brillant. Ça va être très dur, car il y a de « méchants clients ». Il faudra s'accrocher.

De fait, pendant 60 kilomètres, nous l'avions vu trainer en queue de peloton, mais aux approches d'Ingelmunster il se portait en tête en compagnie de son jeune frère Roger (21 ans) et recevait un premier doping moral en voyant ses parents, ses amis l'applaudir, tout comme l'avait été, 5 kilomètres plus tôt, Albert Sercu en passant chez lui à Izegem.

Pour consoler Vlaemynck

Mais, là où il se décidait à vouloir vaincre, c'est dans l'ascension du Kruisberg, côte moins dure que certaines de la vallée de Chevreuse. Il nous expliquait sur la place de la Gare de Gand, au milieu du carnaval :

— J'étais à environ 15 mètres d'un groupe de cinq coureurs parmi lesquels Callens, Vlaemynck, lorsque soudain tous tombaient, un cadre s'étant cassé. Lorsque j'ai vu Vlaemynck à terre, blessé à la joue par une pédale, je lui ai crié : « T'en fais pas, pour te faire plaisir, je vais gagner ! » J'ai tenu ma promesse, mais j'ai souffert sur la fin quand je voyais se rapprocher le peloton emmené par Sercu, mon redoutable adversaire. Longtemps, j'ai cru qu'il allait me battre, mais je voulais gagner à tout prix et j'ai « tenu ». Heureusement, car il n'était pas loin.

Après sa belle victoire, André Pieters a été embrassé par Lucien Vlaemynck, consolé parce que son poulain avait gagné.

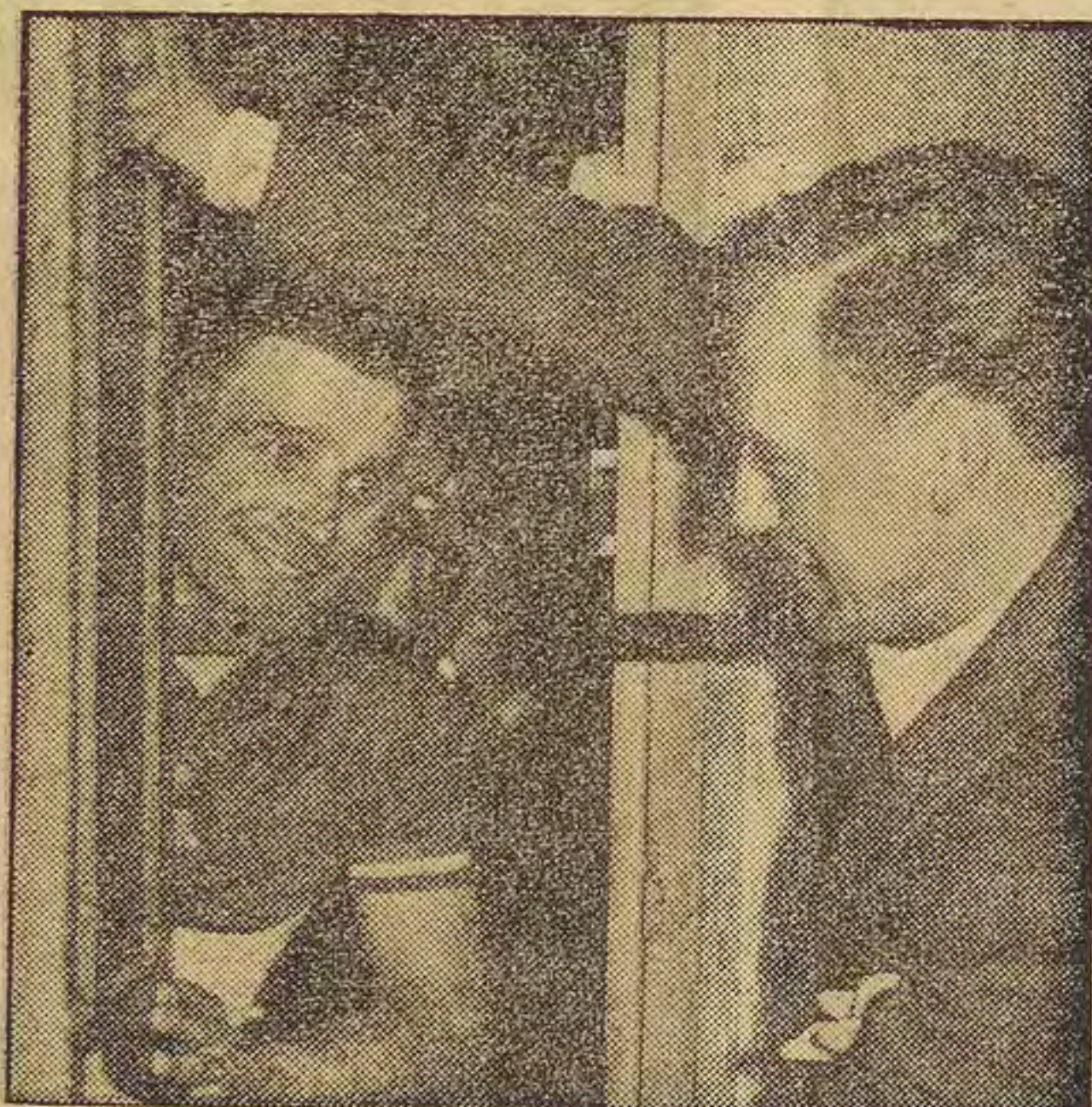
BIEN JOUE les "Gones" !



Le gardien de but suisse Mossena a sauvé son but au prix d'un bel effort sur une charge de De Cecco. De gauche à droite : Wyffels, F.oud. Mossena qui cache De Cecco et Boggia (Suisse).



Puissant, volontaire, incisif, l'ailier gauche stephanois Rodriguez se distingua dimanche, à Lyon, pour le Lyonnais contre la Suisse romande. Ici, il passe en force l'arrière suisse Henry.



Raoul Lesueur a forcé la porte !

Non seulement celle de Lemoine, au quartier, mais aussi celle de la victoire, sur la piste du Vél d'Hiv', à l'occasion du Championnat d'Hiver de demi-fond.



Des bonbons pour le gosse Roland...

Dimanche, au Vél d'Hiv', après sa victoire en poursuite sur Riold, le jeune Roland s'est offert des bonbons. C'est de son âge...



15 heures : Pujazon arrive à l'hippodrome avec le pompier Lévêque.



16 heures : Echauffons-nous ! Reconnaissons le parcours avec ses coéquipiers.



Montferrand champion. Au centre : le capitaine Rérolle, avec Cérou (à g.), Arnaud (à dr.). Debout : Gironde, Cuzol, Valdovinos, Lebon, Clément.



Le Lyonnais Manjot, champion cadets.



Le Périgourdin Charliat, champion des juniors.



La Tourangelle Mlle Delépine atteint première... le but.

Autrefois
taciturne...

PUJAZON l'im devenu le crossman



Devant les tribunes de l'hippodrome de Saint-Cloud, le départ vient d'être donné. Pujazon (n° 7) est déjà en tête de l'arrivée (348), Capelle (66), qui fera perdre le titre au Racing, Brailon (357) et Lucas (3).

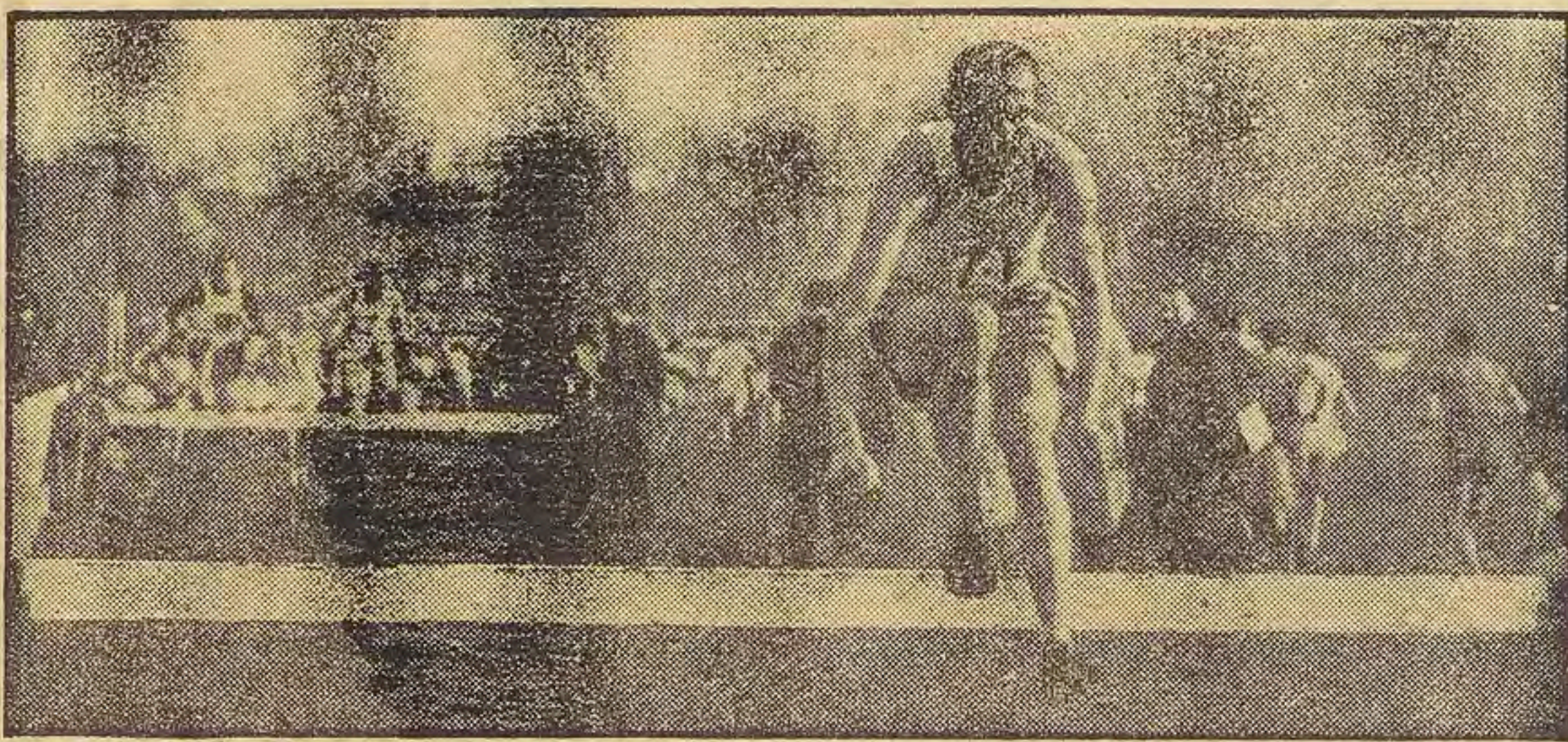


16 h. 25 : Allons ! pressons ! L'heure approche. Préparez-vous.

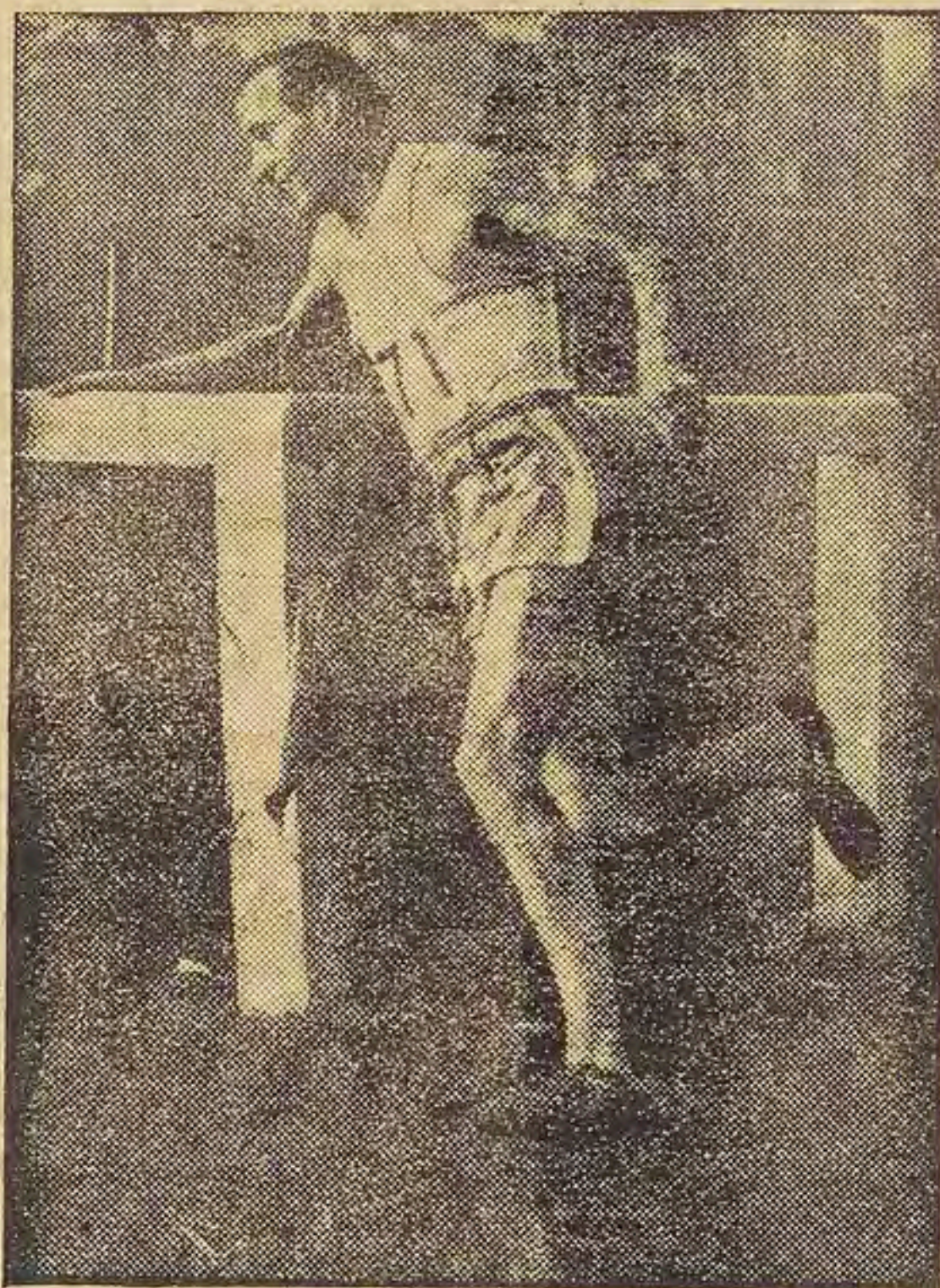
imbattable est an souriant...



en tête devant Delaporte (322), Marine (242), Lahoucine (379), Messner, qui sera deuxième à
 Reportages photographiques de René BERLOT et Angelo MASO.



16 h. 34 : Aux barrières, tous les adversaires sont irrémédiablement lâchés.



16 h. 50 : Un virage à la corde, toujours avec le sourire économe. Raphaël prend appui.

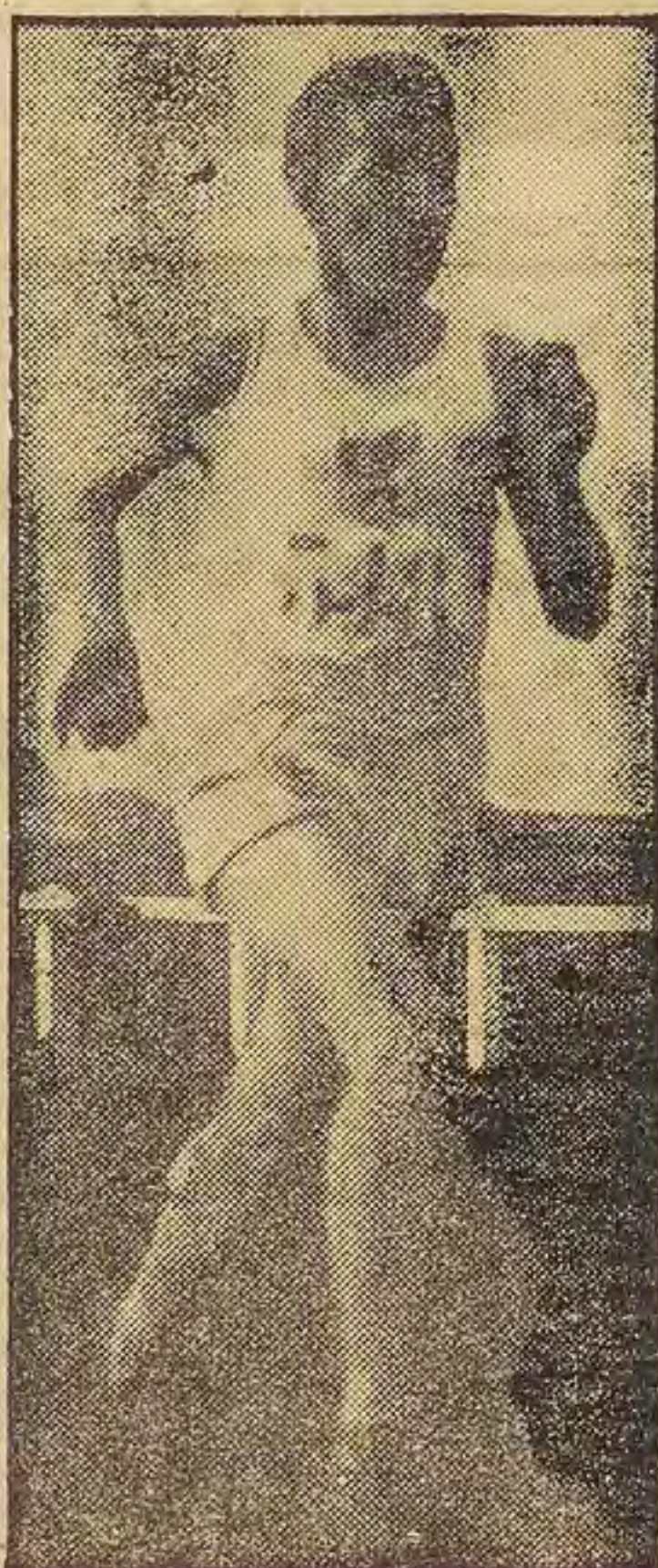


17 h. 20 : « Bravo ! tu es le meilleur ! » reconnaît Messner, brillant second.



17 h. 30 : Félicitations officielles. A gauche, le commandant Roux, directeur aux Sports. A droite : le général Le Gentilhomme, gouverneur de Paris.

Placés... au "mutuel" de Saint-Cloud



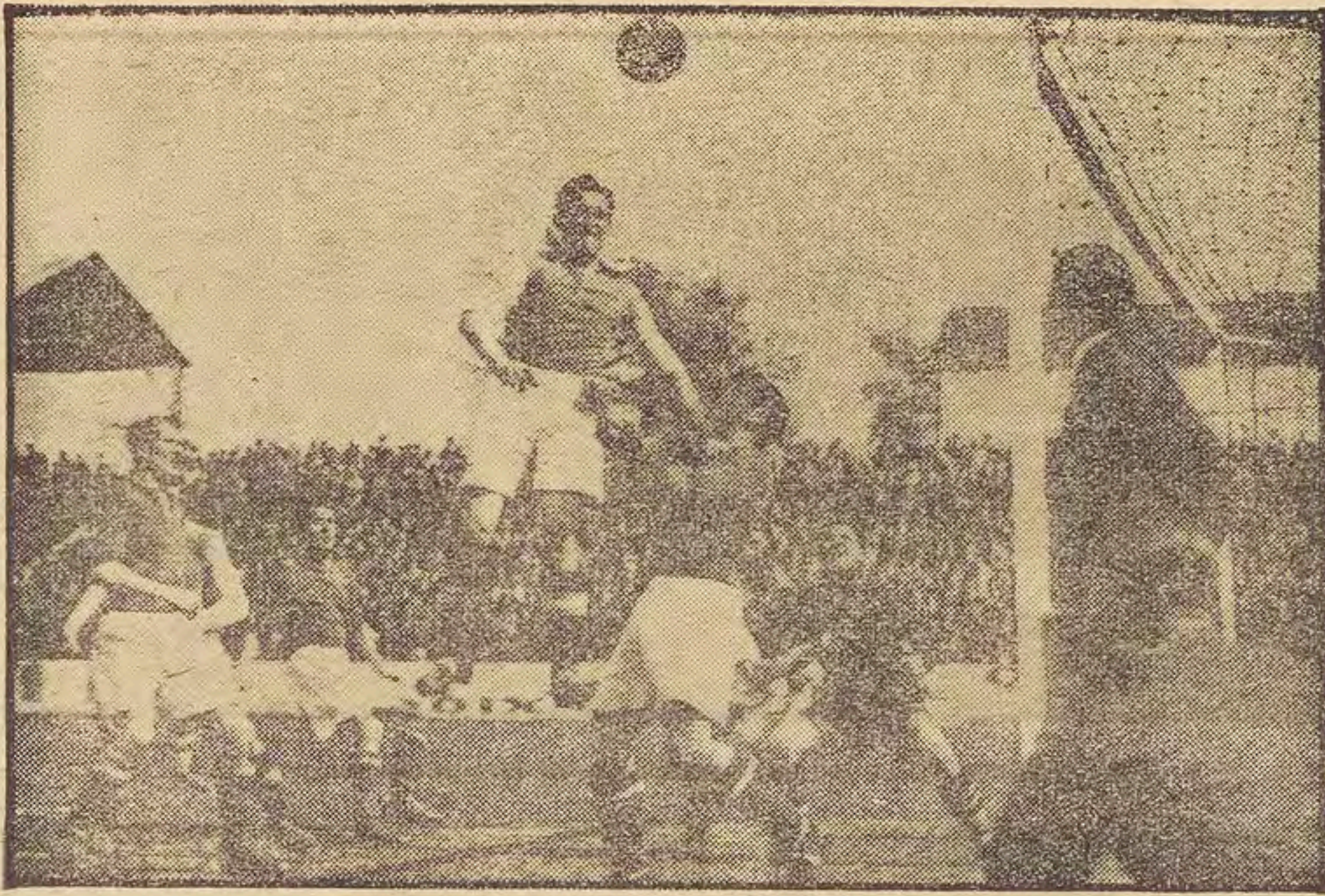
Messner, le valeureux second modèle de volonté, partait à 3/1.



Capel, le plus jeune d'Ayr. très à l'aise à Saint-Cloud partait à 10/1.



Cousin, le vétéran normand, l'homme des courses dures partait à 25/1.



Voici le seul but marqué de la tête par Aston, dans toute sa carrière, au cours du match Red Star-Metz, à Saint-Ouen, en 1937, où il battit le goal Kappé.
— Je ne recommencerais pas, nous disait-il lundi en nous montrant une dent aurifiée, car, ce jour-là, je me cassais une incisive.

Comment j'ai failli "rater" Aston...



Aston débutant

Augustin Chantrel, qui avait des attaches à Mers-les-Bains, m'avait « arraché » un match de début de saison contre une entente Le Tréport-Mers.

Prêts à partir, Thépot, Pinel et Finamore m'annoncent qu'ils ne peuvent pas venir. Alors je décide d'emmener deux juniors du Red Star, Segaux et Pénol, et... un tout petit jeune homme timide, qui paraissait muet, Alfred Aston.

Signalé au Red Star par les dirigeants de l'U.S. Chantilly, où il jouait intérieur droit, et qui avaient justement estimé que le jeune Fred valait mieux que leur modeste équipe, Aston était destiné à être essayé en même temps que Segaux et Pénol. Cela l'effrayait un peu.

Au déjeuner, avant le match, notre petit bonhomme ne mangea pas. L'émotion

C'était en 1932...

J'étais, alors, directeur sportif du Red Star et m'occupais particulièrement de la formation de l'équipe professionnelle, dont la base était constituée par des joueurs réputés comme Thépot, Pinel, Chantrel, Mairesse et Andoire.

l'étreignait. Je demandais aux « anciens » d'étayer les nouveaux, de les soutenir et de les encourager. Quand une voiture arrive avec Thépot, Pinel et Finamore !

Ayant conclu le match pour l'équipe première, je me devais de présenter à Mers la meilleure formation du Red Star, et j'informais Segaux, Pénol et Aston qu'ils ne joueraient pas.

Les deux premiers « tiquèrent », Aston ne dit rien. A la mi-temps, Segaux et Pénol furent incorporés dans l'équipe. Aston ne dit mot, et resta gentiment à côté de moi pendant tout le match.

Huit jours plus tard, j'essayai Aston. Après un quart de jeu, j'ai senti l'erreur que j'avais commise. Et souvent, depuis, j'ai pensé aux conséquences qu'aurait pu avoir ma décision de Mers. Si Aston n'avait pas eu le bon caractère qu'on lui connaît, s'était vexé de s'être déplacé pour ne pas jouer et avait été sollicité par un autre club avec lequel il aurait signé, quelle perte !

Le Red Star n'aurait pas profité, depuis treize ans, des services d'un footballeur qui a porté le maillot national sans arrêt depuis 1934, qui fut le seul joueur français à être sélectionné dans l'équipe du Continent pour jouer contre l'Angleterre en 1938 et qui fut souvent à la base des succès du club de Saint-Ouen.

par Lucien GAMBLIN

La fleur du rugby français s'est épanouie à Limoges



Le centre Doccot, de l'équipe de France, attaque, soutenu par l'ailier Grenier, tandis que Ginez, du « Reste », cherche à couper sa course.



Un nouveau Prat, digne de l'ainé.

Ce match de Limoges fut d'ailleurs une belle illustration de notre rugby national. Là encore, les progrès s'accroissent. Nos champions d'aujourd'hui jouent indiscutablement mieux que leurs aînés, et tout porte à croire que leurs cadets joueront mieux qu'eux-mêmes.

Cependant, quelques jeunes réputations acquises sur le terrain de Cardiff se confirmeront à Limoges. Peut-être est-il dangereux de citer des noms, et l'on sait pourquoi. Risquons-nous toutefois à mentionner les avants : Dupont, Jochem, Cazaux et Gayrand, le demi d'ouverture Griffon, le centre Donat, les ailiers Grenier et Porthault, et l'arrière Prat, frère de l'international.

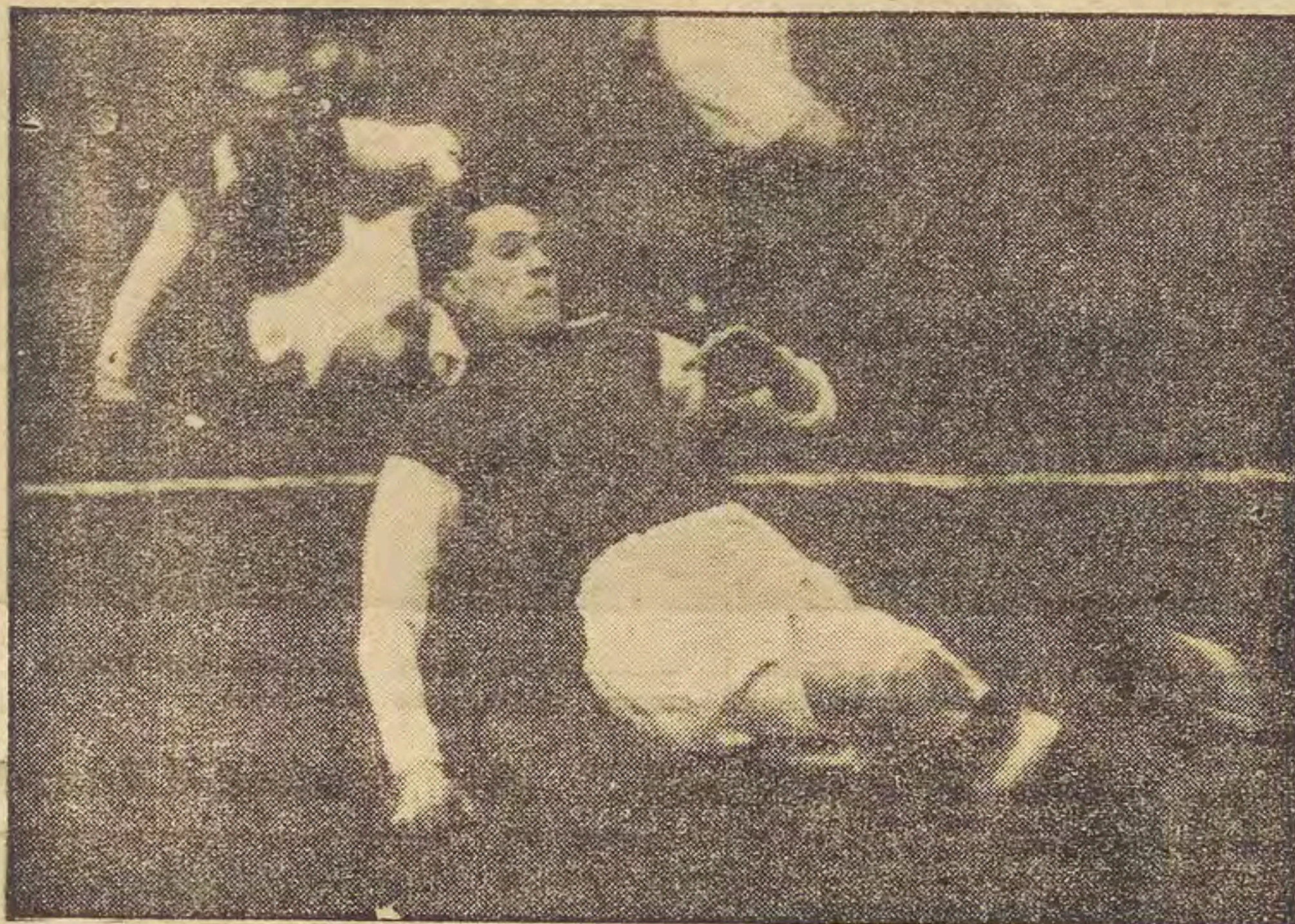
Retenez surtout le nom de Porthault. Si nous voyons juste, il est de l'étoffe avec laquelle furent confectionnés nos Jauréguy et Dagues.

Rien que ça ? Mais oui...

Ch. GONDOUIN.



Cautel, microscopique demi de mêlée, fut une des attractions



Même dans les gestes, le fameux tandem Sas-Aston fut homogène

Le football tchèque a vieilli mais le portier Finek, colosse de 21 ans, a sauvé sa réputation

APRES quelques minutes de jeu, il paraissait certain, dimanche, au Parc des Princes, que les footballeurs de Paris allaient remporter une copieuse victoire sur les représentants de la ville de Prague. Alertes, rapides, fonçant droit par leurs ailiers ou leur centre, ou au moyen de combinaisons, aux angles très ouverts, auxquelles participaient tous leurs attaquants, les Parisiens traversaient sans coup férir les lignes adverses.

Mais, près de la cage qu'occupait le long et interminable portier tchécoslovaque, Finek, les choses se gâtèrent. Ce grand bonhomme, qui paraissait mou, pesant, hésitant, indolent, a des réflexes surprenants, une détente féline et des « pattes » exceptionnelles au bout des tentacules qui lui servent de bras. Bongiorno, soit en force, soit en vitesse, essayait courageusement de vaincre « l'impossible ». Mais on avait l'impression qu'il était fasciné par Finek, qui, à la manière d'un albatros, attirait le ballon à lui. A terre, il se détendait pour

le stopper et le couvrir de sa large poitrine. En l'air, de ses deux énormes mains, il le cueillait et paraissait vouloir l'écraser.

Devant ce phénomène, qui, disaient ses compatriotes, n'avait jamais, jusqu'ici, fait preuve d'autant de maîtrise, Bongiorno, qui semblait, seul des avants parisiens, avoir la charge de marquer, se rebuta. Et, sur une des rares fois où ils purent franchir la ligne du milieu, après la première demi-heure de jeu, les Tchèques marquèrent un but.

On le crut un bon moment. Aston et Ben Barek s'évertuaient à organiser des attaques savantes. Aston, par débordements par l'aile et renversements soudains ; Ben Barek, par des croisements précis ou des passes en profondeur sur Bongiorno.

Mais le temps passait, et la marque ne changeait pas. Les passes latérales des Tchèques ne leur faisaient guère gagner du terrain, mais ils « duraient ». L'astuce d'Aston, la maîtrise de Ben Barek, qui n'a jamais mieux joué que dimanche, inquiétaient fréquemment les défenseurs adverses qui faisaient flèches de tout bois ; mais Finek continuait de parer les shots les plus secs, les plus vicieux, les plus inattendus.

Mais tout a une fin. Aston, recevant une passe de Ben Barek, feinta sa course vers la touche, puis, d'un brusque crochet, l'orienta au centre ; Bongiorno, inspiré, passa à l'aile droite et, démarqué, reçut la passe d'Aston. Finek sortit de sa cage, et ce fut sa perte, car Bongiorno centra à Aston, et le but fut marqué par le « feu follet », dont le sens du football est peut-être particulier, mais certainement productif.

Le résultat de match nul a satisfait bon nombre des 35.000 spectateurs présents, qui avaient pris grand plaisir aux évolutions de Ben Barek et Aston et au spectacle offert par Finek. Mais les plus heureux du résultat furent les tchèques.

Nous n'avons pas retrouvé, dimanche, au Parc des Princes, la qualité du jeu tchèque d'avant guerre. La puissance de frappe, l'autorité, la vigueur du jeu, l'homogénéité, la sûreté individuelle du football tchèque que l'on se rappelle semblant avoir disparu. Le jeu étriqué, vieillot, monotone, latéral et compassé de l'équipe de Prague 1946... et le fait de faire jouer Bican alourdi au centre de la ligne d'attaque démontrent que les tchèques n'ont pas le choix.

Lucien GAMBLIN.

VERS LE COURONNEMENT DE LA CARRIÈRE DE CROSS DE PUJAZON

Nos 4 moins de 15' aux 5.000 mètres doivent donner le « finish » à l'équipe de France à Ayr



casions.

Dire que ce 51^e championnat de France de cross nous donne beaucoup de sujets d'espérances serait peut-être exagéré. Pujazon vainqueur, cela est une habitude, et risque de l'être

par Jules LADOUMÈGUE

longtemps. Messner a fait une course magnifique qui prouve que classe et volonté sont chez lui qualités égales. Dans les 10 premiers, nous avons 4 hommes (Pujazon, Messner, Petitjean, Pouzieux) en moins de 15' aux 5.000 m., et un homme (Pissot) 31'46", aux 10 km. Ceci est justice.

Domage que Rochard n'ait pu s'intercaler dimanche parmi les meilleurs. Il aurait pu fournir la preuve que la valeur intrinsèque de l'athlète, si elle n'est pas suffisante pour résister à la souffrance sur 12 km, peut s'imposer néanmoins par une vitesse initiale. Cette vitesse que quatre, parmi les 10 premiers d'hier, ont démontré précédemment sur piste, leur a servi à Saint-Cloud, et leur servira

à Ayr, à donner le finish à l'équipe de France.

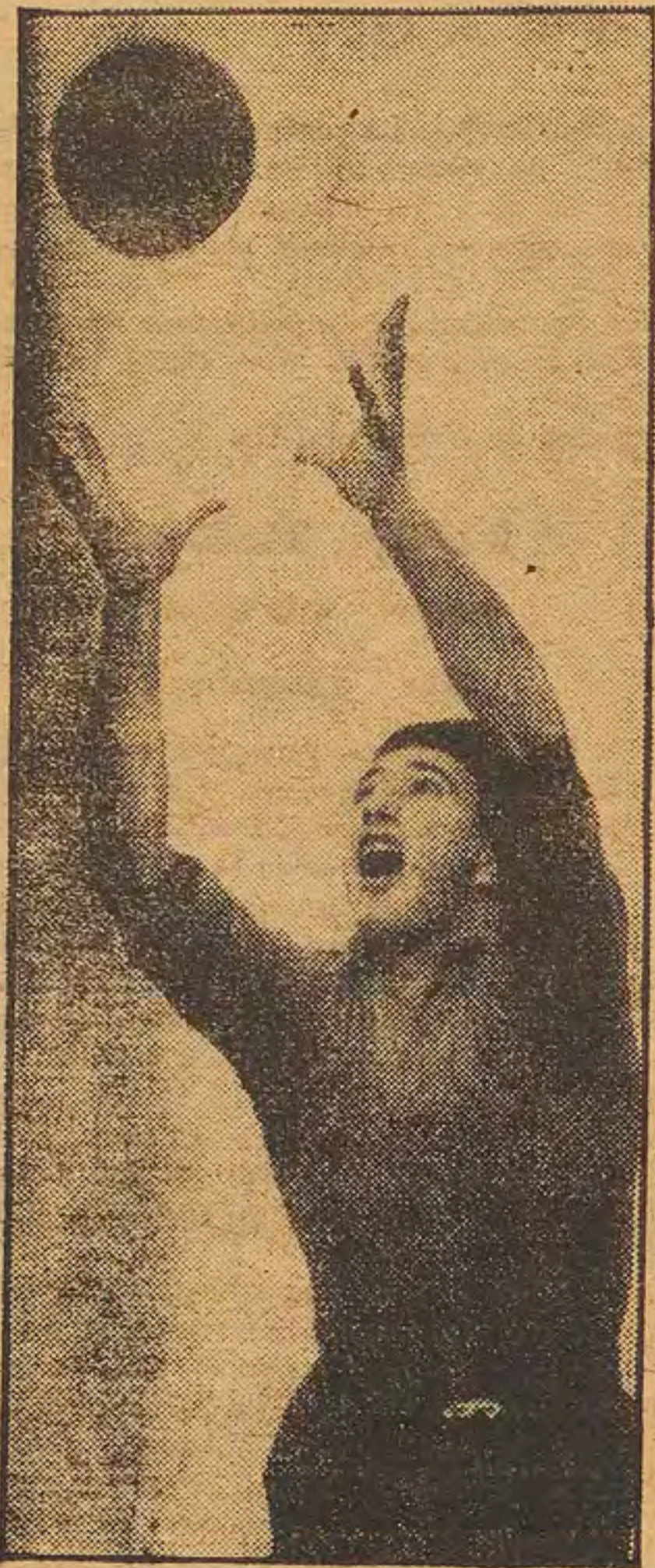
Je crois en effet que ces chances seront grandes car Petitjean doit encore les renforcer par une meilleure tenue que dimanche, alors qu'il sortait d'une grippe tenace. Il est évident que les cross anglais sont plus divers, plus casse-pattes, que 12 km. de prairies. Si c'est le cas, à Ayr, je ne crois pas que ce changement de terrain puisse mettre notre équipe en déroute. Je crains beaucoup plus les changements d'allure qui cassent la cadence, et qui constituent un réel danger. Mais il faut bien craindre quelque chose, sans cela on partirait trop confiant.

Je pense que les équipes britanniques et celle de Belgique risquent beaucoup plus, si l'on songe que les

vainqueurs de leur championnat respectif, ne sont plus des espoirs. Si nous faisons la moyenne de ce que représente en valeur notre équipe de France, pourquoi ne pas espérer...

Mais il ne faudrait pas que Pujazon s'abstienne de courir. Le handicap alors serait trop grand. Ce dernier peut, il doit gagner le cross des six nations. Je sais aussi bien que n'importe qui que la peur du surmenage hante toujours l'esprit d'un réel champion. Mais pour être surmené il faut plusieurs fois aller à la limite de ses forces. Ce n'est pas le cas de Pujazon. Je crois plutôt qu'en ce moment ses victoires sont des courses d'entraînement, et que ces courses d'entraînement doivent l'amener à celle qui sera peut-être la plus dure de l'année, mais qui lui donnera, à lui et à nous, la plus belle victoire.

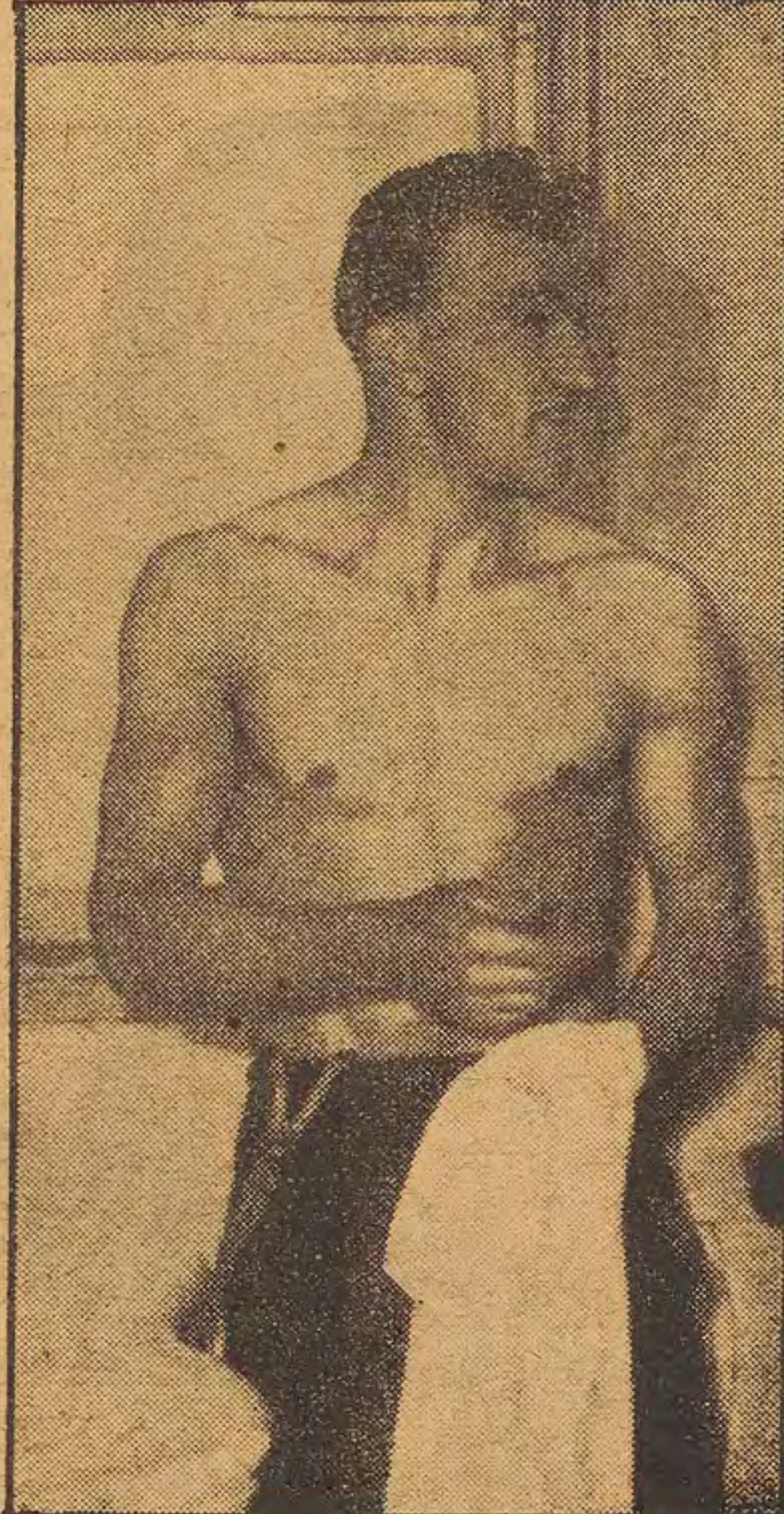
CES QUATRE « NOUVEAUX » VEULENT BATTRE LES KIWIS



François Vidal (Toulouse). Étudiant en droit, bel avant, fonce droit à l'essai...



Lucien Barris (Perpignan) est pêcheur à Banyuls. Depuis quatre ans, il attendait...



André Garrigue (Perpignan) est viticulteur; Jaurégué hésitait à le prendre. C'est chose faite.



Jean Lassèque (Toulouse) est un « fils à papa » et comme son père, courtier en porcs. Il n'a pas encore vingt et un ans, mais court aussi vite qu'un lapin...

L'EQUIPE de France de rugby est anthropophage. Insatiable, elle va consommer son vingt-troisième homme depuis le début de la saison internationale. Pour plus de précision, elle en absorbera quatre d'un seul coup, dimanche prochain, à Toulouse.

Pour plaire aux Kiwis. Mais aussi pour essayer de leur jouer un bien vilain tour : celui de les battre aux Ponts-Jumeaux, puisqu'elle ne put le faire au Parc des Princes voici dix jours...

Quatre nouveaux vont donc faire leurs premières armes sous le maillot bleu.

Quatre nouveaux qui portent allègrement ensemble l'âge d'un beau vieillard nonagénaire...

Jean Lassèque, le benjamin — il n'a que 20 ans et demi — enfant de la Haute-Garonne, natif de Rieumes, mais solide gaillard de 79 kilos pour 1 m. 76 de taille, me disait tout fier l'autre jour :

— Je suis venu à Colombes en spectateur... Bast ! Buzy a bien fait de même deux fois à Swansea et à Dublin, et il a finalement été international. Alors mon tour viendra...

Trois avants de qualité

Les trois autres tout neufs sont des avants. Le plus ancien François Vidal, à 25 ans. Etudiant en droit, il débuta à Carcassonne avant de se fixer au « Stade » à Toulouse, où on l'accoutuma à toutes les sauces.

— Dans l'équipe, je trouverai bien un jour à me faire une véritable place, me confiait-il, goguenard...

Cette place, il vient de la trouver dans l'équipe de France avec ses 84 kilos et 1 m. 78 de taille pour excellent bagage.

Puis ce sont ensuite deux Catalans. Du premier, André Garrigue, troisième ligne, propriétaire viticulteur à Baho et du poids de 80 kilos, Adolphe Jaurégué, le sélectionneur principal de la F.F.R., disait de lui au crépuscule d'un P.U.C.-Perpignan :

— C'est un beau gars, bien sûr, mais il voltige trop... L'équipe de France pourtant aura son voltigeur. Et ce ne sera pas un cigare, mais un splendide avant de classe.

Lucien Barris, qui prend place en seconde ligne, est pêcheur de métier, à Banyuls-sur-Mer. Il a 23 ans, comme Garrigue. Il débuta au petit club local, alla ensuite à Thuir — c'est un connaisseur des vins cuits — pour se fixer voici quatre ans à l'U.S.A. Perpignanaise, après un petit détour à Toulon.

— Il est moins étoffé que Moga ou Soro, disait de lui récemment Joseph Desclaux, mais c'est un rude lascar. Quand on l'aura essayé on ne pourra plus s'en passer...

Et Joseph Desclaux s'y connaît en hommes... Conclusion : si les Kiwis nous envoient dimanche dans le... cirage, puis-ent auparavant les quatre nouveaux briller d'un vif éclat.

— G. V.

Voisins, à moins d'une heure de vélo ils feront vingt-quatre heures de train pour ramener le titre au pied des Pyrénées



— Aucune illusion, mon cher, nos avants vous battront, semble dire le Lourdais Jean Prat (à gauche).

— Attention à nos trois-quarts, a dû répliquer le Palois Théo Cazenave, qui affiche un beau sourire.

L'OURDAIS et Palois, voisins pyrénéens des bords du Gave, séparés tout juste par 35 kilomètres de rails, vont en boucler en chemin de fer, les premiers 1.620 aller et retour, les seconds 1.626, pour venir au Parc des Princes dimanche prochain se disputer le titre de champion de France de rugby 1946...

Les Lourdais sont dans l'embarras...

Les Palois exultent...

Pour une même cause : l'absence de Robert Soro, ce magnifique avant de plus de 100 kilos qu'on considère dans le Midi comme le « meilleur conducteur d'hommes » qui puisse exister sur un terrain de rugby.

La mascotte en scène

Mais les Lourdais ont leur mascotte. Un morceau de linge sur lequel figure un vrai ballon de rugby et qu'emporte toujours Dutrey dans sa poche.

— Chaque équipier le palpe, dit-il, avant d'entrer sur le terrain. Toute la saison il nous a porté chance. Alors...

Le talisman lourdais, qu'on pourrait dénommer « peau de la joie », qui a le mérite de ne pas rétrécir à l'usage, dégage-t-il une fois de plus son miraculeux fluide ?

Les Lourdais y comptent tous...

L'aîné Chanfreau, en bon imprimeur, a fixé en son esprit cette certitude que Lourdes gagnera. Barzu fermera le four de la boulangerie paternelle pour ouvrir à deux battants sur le terrain. Peyrade abandonnera l'étau sur lequel il se courbe pour desserrer la défense des Palois et au besoin la limer. Le centre Canot, vrai chauffeur stylé, attaquera en quatrième vitesse. Tandis que la ligne d'avants portera à l'adversaire de rudes coups de bélier.

Mais si Lourdes a sa mascotte, Pau nourrit un espoir. Un curieux espoir basé sur une statistique :

— En 1944, dit-on au chef-lieu du Béarn, Aurillac battit Perpignan en poules et ce dernier fut champion. En 1945, Agen connut le même sort devant Aurillac et enleva le titre. Cette année, Aurillac nous battit... Alors nous devrions réussir la passe de trois et être champions !



Barzu (Lourdes) est boulanger. Il ouvre son four comme sur ses trois-quarts...



Peyrade (Lourdes) est mécano. Il sait serrer à l'étau. Mais, en bon demi de mêlée, sur le terrain il sait aussi limer la défense de l'adversaire.



Dutrey (Lourdes) fut battu avec Lourdes en finale en 1939. Il veut avoir l'honneur de vaincre en 1946.

LES VINGT ANS DE BOXE DE MARCEL CERDAN

UN GRAND RÉCIT SPORTIF DE FELIX LEVITAN



INSI, le vingt-trois juillet mil neuf cent trente-sept, un contrat sous seing privé unissait Marcel Cerdan à Lucien Roupp, pour une durée de trois années. Et c'est à cette date que Marcel Cerdan est véritablement venu à la vie, car c'est bien le 23 juillet 1937 que son existence a pris tournure.

Jusqu'à ce jour, Marcel Cerdan avait été un jeune garçon merveilleusement doué pour le sport, amoureux de la boxe par héritage paternel, mais que rien ne semblait destiner à une prestigieuse carrière. Il était d'ailleurs sans ambition. Il avait fait l'école buissonnière, il avait bricolé, et là, et s'il avait boxé dans les rangs des professionnels, c'était sans grande vanité et avec des horizons fort rétrécis. Lucien Roupp allait lui apporter tout ce qui lui manquait : esprit d'entreprise, confiance, amour de la gloire, enthousiasme. Les deux hommes étaient nés pour se rencontrer et se compléter. Il semble qu'ils n'aient eu qu'à se louer de leur union. Elle a été productive à tous points de vue.

Et Cerdan eût certainement perdu un temps précieux au Maroc, à jouer les vedettes locales, si Roupp n'avait eu l'audace de l'entraîner sans retard vers Paris. Evidemment, Marcel brûlait du désir de connaître la France, mais ses succès en Afrique du Nord le retenaient à la terre natale. Ce n'était pas seulement Casa, c'était Taza, c'était Oran, c'était Alger, Alger-la-Blanche, qui l'accueillait et fêtait sa jeunesse triomphante.

...Alger, où dans le clair obscur d'une salle d'entraînement un solide Arabe à la tignasse frisée, aux sourcils épais surmontant de profonds yeux noirs, apprenait à son tour les secrets de la boxe : Omar Kouidri.

Un spectateur attentif : Omar Kouidri

Quand Cerdan vint combattre pour la première fois à Alger, le 2 novembre 1936, Omar Kouidri était parmi les spectateurs. Il fut médusé... En moins d'un round, en effet, Attaf, le rival de Marcel, était mis k.o. Et Areski, le manager de Kouidri, fut de ceux que le triomphe rapide de Cerdan étonnèrent à ce point qu'ils prononcèrent le mot d'accident. Ouais ! Deux fois encore Cerdan était engagé à Alger : le 16 janvier 1937 et, cette fois, Attaf, qui avait désiré sa revanche, fut contraint à l'abandon après la mi-combat, et le 30 janvier de la même année, soit quinze jours après, Naudin, étant alors donné en pâture au bondissant Cerdan, à qui trois rounds suffirent pour ajouter une nouvelle victoire à son palmarès.

Et Kouidri était toujours là, attentif, parmi les spectateurs émerveillés.

...Kouidri, qui n'avait alors disputé que six combats professionnels et qui se plaignait à Areski de n'avoir pas vu « partir la droite de Cerdan ».

...Kouidri, qui se dresserait sur la route de Cerdan, non pas une, mais six fois en quatre ans.

...Kouidri, dont Cerdan dirait un jour, à l'issue d'un dur combat :

— C'est un diable, ne me parlez plus jamais de lui...

Le premier match d'une série de six

C'est le 2 mars 1937 qu'ils faisaient connaissance, à Rabat, entre les cordes du ring.

— J'avais été sollicité pour ce match, m'a raconté Areski, au moment où je ne m'y attendais pas. Je refusai tout net. J'avais été, il faut le dire, terriblement impressionné par les victoires de Cerdan sur Attaf et Naudin et je ne tenais pas à faire « abîmer » mon Kouidri. Mais je comptais sans Omar, qui piqua une véritable crise de désespoir lorsqu'il apprit que j'avais décliné l'offre qui m'était faite pour lui par des organisateurs de Rabat.

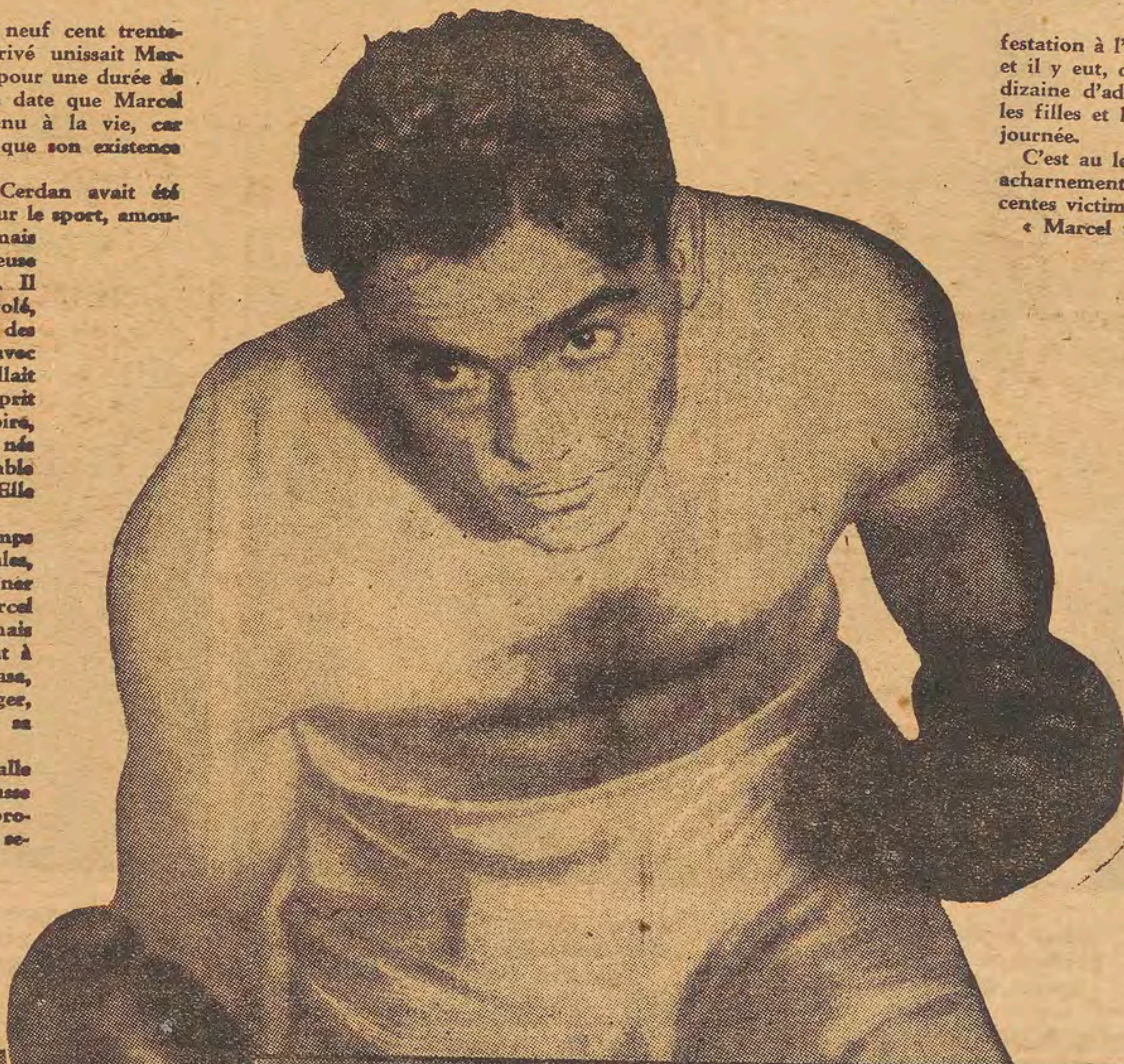
- Je veux aller à Rabat, hurlait-il en pleurant.
- Mais Cerdan, c'est terrible, il est vite et méchant.
- Ça m'est égal, je veux aller à Rabat...
- Et si tu prends une correction ?
- Je veux aller à Rabat...

Et c'est comme ça, pour permettre à Kouidri de voyager, qu'Areski a consenti au combat. Les organisateurs n'étaient pas bien généreux. Pour ce premier Cerdan-Kouidri, le second nommé ne toucha que 1.500 francs, tous les frais à sa charge. Un mois après, à Alger, le match-revanche ne lui rapporta que 1.200 francs...

Cerdan-Kouidri ! C'était pourtant un match qui, s'il était organisé demain, au Vél d'Hiv', rapporterait aux intéressés la bagatelle de huit cent mille francs !

1.500 francs ! C'était en 1937, il est vrai.

Et si Cerdan était déjà une vedette, Kouidri n'était encore qu'un débutant. Mais quel débutant, par exemple ! Solide comme un roc, infatigable, rageur, volontaire, se gardant bien et rendant coup pour coup. Il ne fut battu qu'aux points à Rabat et à Alger. Et de fort peu. A Alger, les supporters de Kouidri provoquèrent une véritable mani-



En 1937, alors que CERDAN GRANDISSAIT Omar Kouidri sortait de l'ombre...

RÉSUMÉ des chapitres précédents

Né à Sidi-bel-Abbès, le 22 juillet 1916, Marcel Cerdan vint habiter Casablanca, avec sa famille, alors qu'il était enfant. Son père aimait la boxe. Et, comme ses frères aînés, Marcel fut destiné au « noble art ». Il fit son premier combat à sept ans... pour une tablette de chocolat. Le second à douze. Et à 17 ans, il était professionnel. A Meknès, à Casablanca, à Rabat, à Oran, partout Cerdan remporta des succès qui, bien vite, en firent le meilleur espoir nord-africain. A sa majorité, le 23 juillet 1937, il signait un contrat avec le manager Lucien Roupp qui, en connaissance de cause, depuis longtemps, et son père, qui lui servait de manager depuis ses débuts, céda tous ses droits à Roupp... contre un fonds de charcuterie.



1937 ! Cerdan et Roupp viennent d'unir leurs destinées

Ils devaient se rencontrer six fois dans leur carrière. Et pour le premier de ces six matches Kouidri reçut 1.700 francs tout compris.



Rivaux, mais amis, Marcel et Kouidri visitent ensemble la mosquée de Paris, dix ans après leur premier choc

festation à l'annonce du résultat. La police dut intervenir et il y eut, cette nuit-là, au violon du poste central, une dizaine d'admirateurs de Kouidri, parmi les mendiants, les filles et les mauvais garçons ramassés au cours de la journée.

C'est au lendemain de ce combat disputé avec un rare acharnement, que Kouidri constatait, bien avant les récentes victimes de Cerdan :

« Marcel frappe lourd et il fait mal ! »

Eddy Rabak une victime de choix !

Peu après ce nouveau succès de Cerdan, s'engageaient les pourparlers entre le père de Marcel et Lucien Roupp, qui avait le plaisir d'être dans le coin de son nouveau poulain, le 3 août, à Alger, quand il contractait Ali à l'abandon au troisième round, et le 28 août, à Oran, quand Kid Marcel fut battu aux points.

Cerdan, Kouidri, Kid Marcel, tous trois allaient faire leur chemin, Cerdan montant plus vite et plus haut, toujours plus vite et toujours plus haut !

C'est que ni Kouidri ni Kid Marcel ne réussirent à trouver dans leurs poings ce punch décisif sans lequel le meilleur boxeur de la terre n'est jamais qu'un bon boxeur, parmi d'autres bons boxeurs, ce punch dont on parlait brusquement à Paris, parce qu'au mois de septembre de cette même année 1937, à Casa, Eddy Rabak, qu'on avait surnommé dans la capitale le « Carpentier tchèque », commit la faute de présenter son visage de chérubin aux coups du Marocain.

Rabak, habile, élégant, fuyant, put échapper durant six rounds aux assauts de Cerdan. A la septième reprise, il était endormi pour le compte...

En lisant les journaux le lendemain, à des milliers de kilomètres de Casa, un homme fut frappé par la netteté du résultat. Cet homme, c'était Jeff Dickson. On devine son entretien avec le matchmaker Paul LaFrance.

« Il faut faire venir « cette » gonzon qui a mis Rabak k.o. » Aussitôt dit, aussitôt fait.

Télégrammes, contrats, et le sourire réjouit de Lucien Roupp, un beau matin, à Casablanca :

« Marcel, nous allons partir pour Paris. Mon petit bonhomme, il ne s'agit plus de s'amuser. Tu es content ? »

S'il était content...

Mais il l'était moins que son père et ses frères.

Paris ! La salle Wagram, Jeff Dickson, la consécration...

Enfin, Paris Montmartre...

Casablanca était ruisselante de soleil.

...Paris portait sa parure automnale.

Sur la place Dancourt, les arbres perdaient leurs feuilles mortes. Rue Dorsel, « Au Vieux Montmartre », le restaurant de Paul Genser, on accueillit Roupp en vieille connaissance, et l'on fit à peine attention au timide jeune homme aux grands yeux étonnés qui l'accompagnait.

— Monsieur Paul, présente Roupp, un ami d'amis qui nous nouera bien. Marcel Cerdan, mon nouveau poulain. Vous m'en direz des nouvelles...

— A table, les enfants, vous devez avoir faim, intervint Mme Paul en bousculant Cerdan, sans plus y prendre garde.

Le premier repas de Marcel, rue Dorsel, chez des inconnus.

Depuis...

Eh bien ! depuis, Marcel Cerdan est chez lui, rue Dorsel.

C'est le fils de la maison.

C'est l'enfant chéri de ce coin de la Butte, « le boxeur du Sacré-Cœur ! »

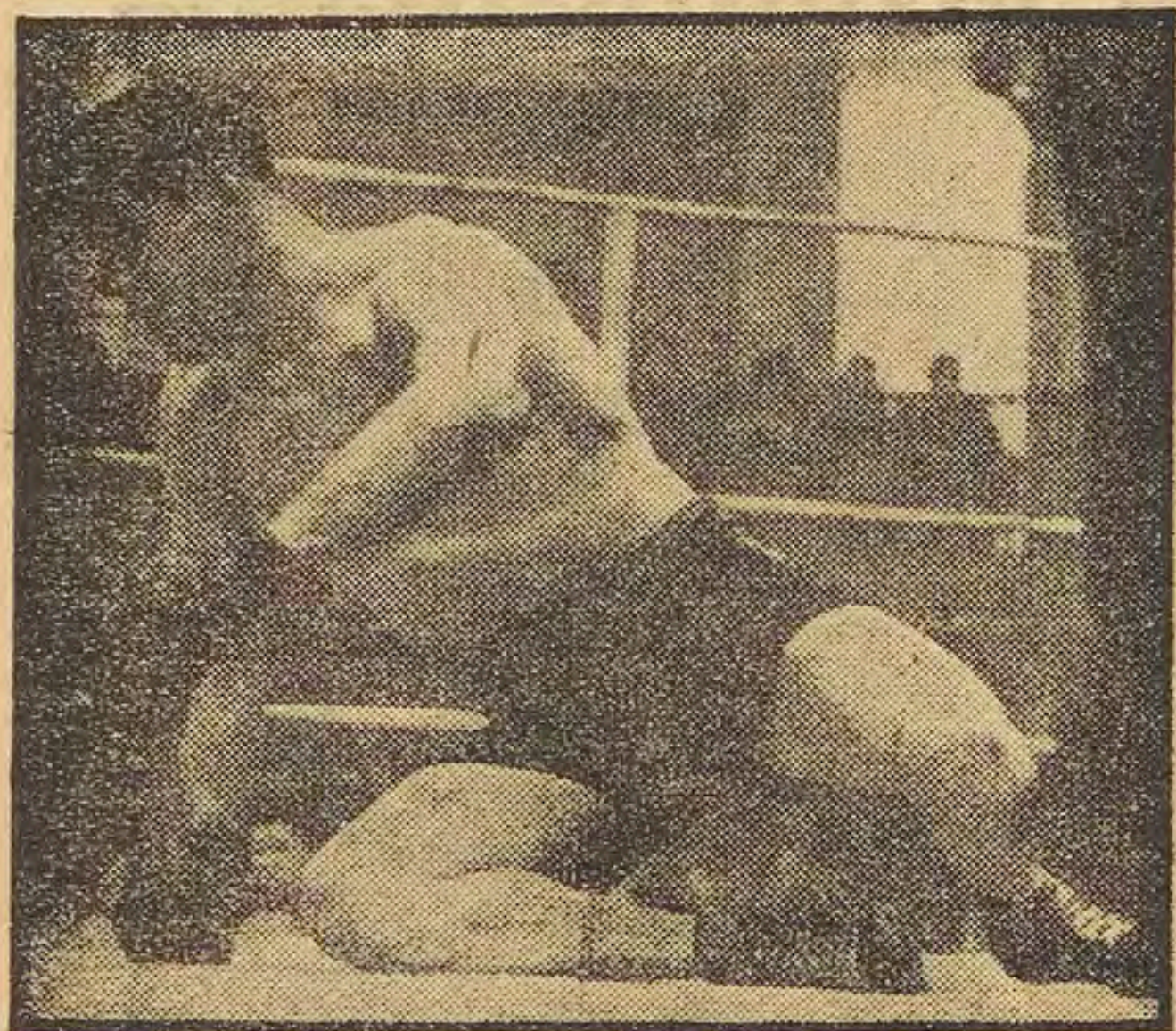
— Ah ! si vous saviez, m'a dit un jour Cerdan, le réconfort que j'ai trouvé, rue Dorsel. C'est si triste d'être loin de sa famille, et le moral en pâtit ! Mais, avec Paul et Mme Genser, j'ai trouvé de nouveaux parents qui ont tout fait pour m'éviter ce cafard noir qui a si souvent nagé à mes camarades nord-africains.

(A suivre.)

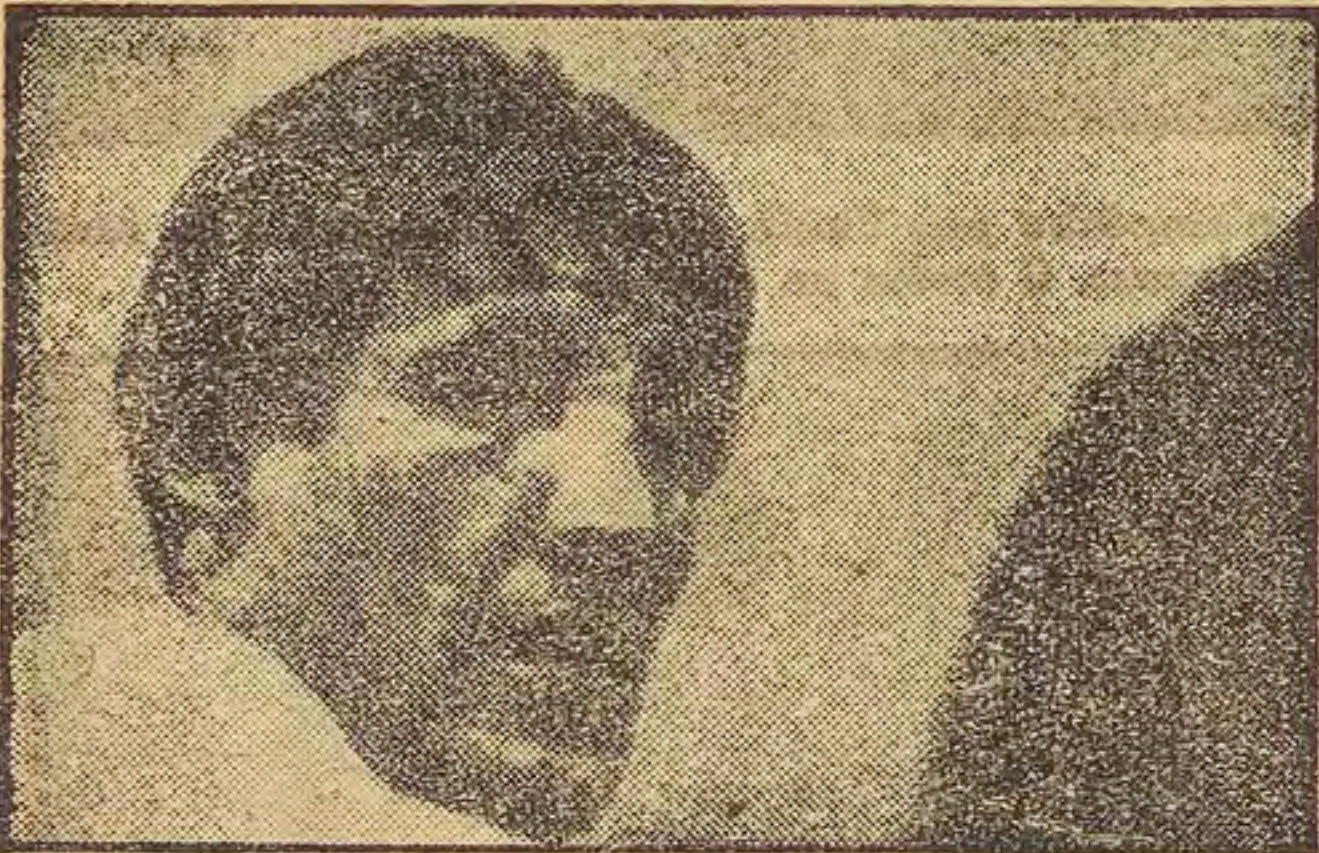
Copyright by But and Félix Léstin. Toute reproduction, même partielle, interdite.

(VOIR LES NUMÉROS DE « BUT » DES 28 FÉVRIER, 6 ET 13 MARS.)

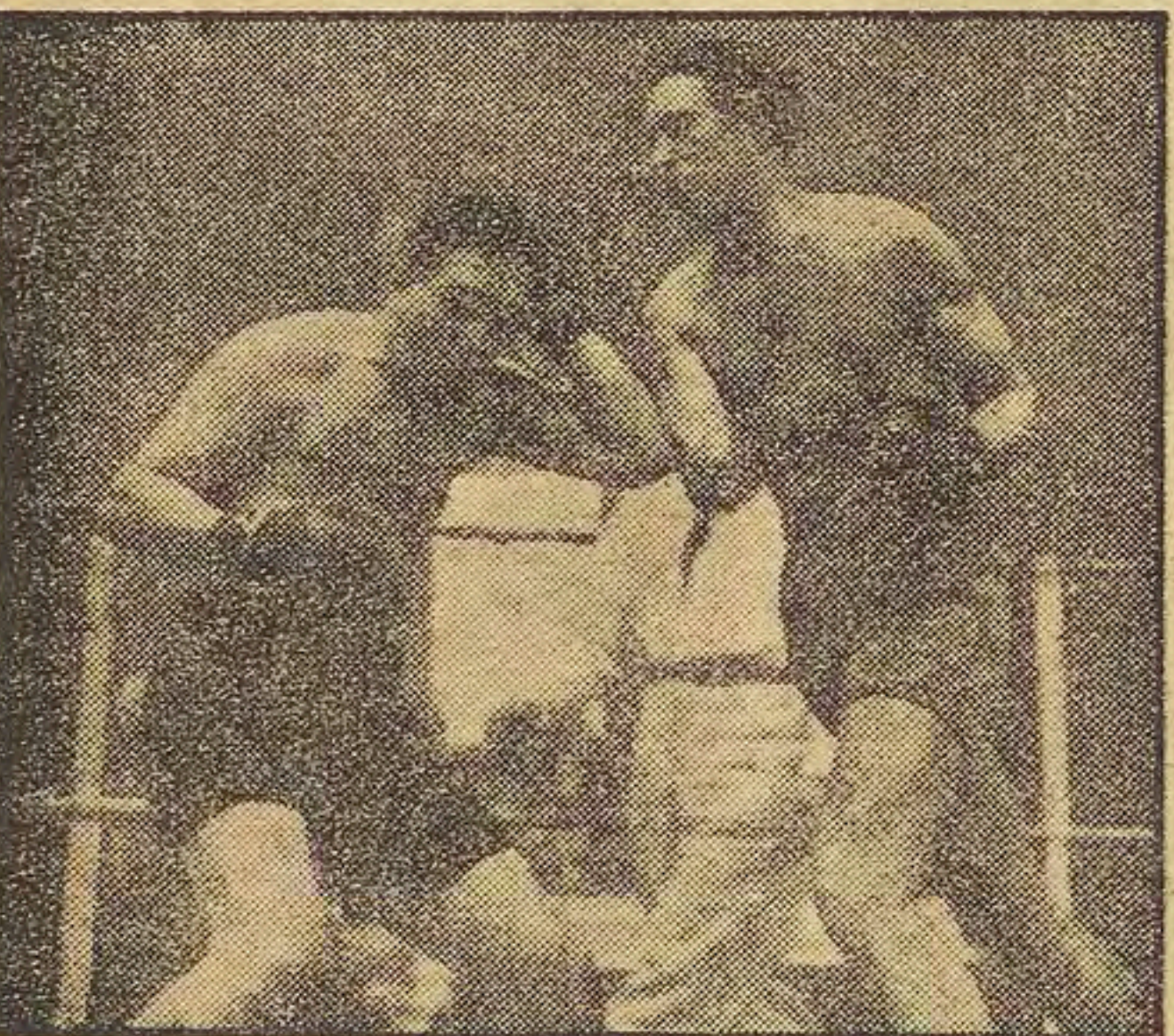
Poids lourds sans K. O.



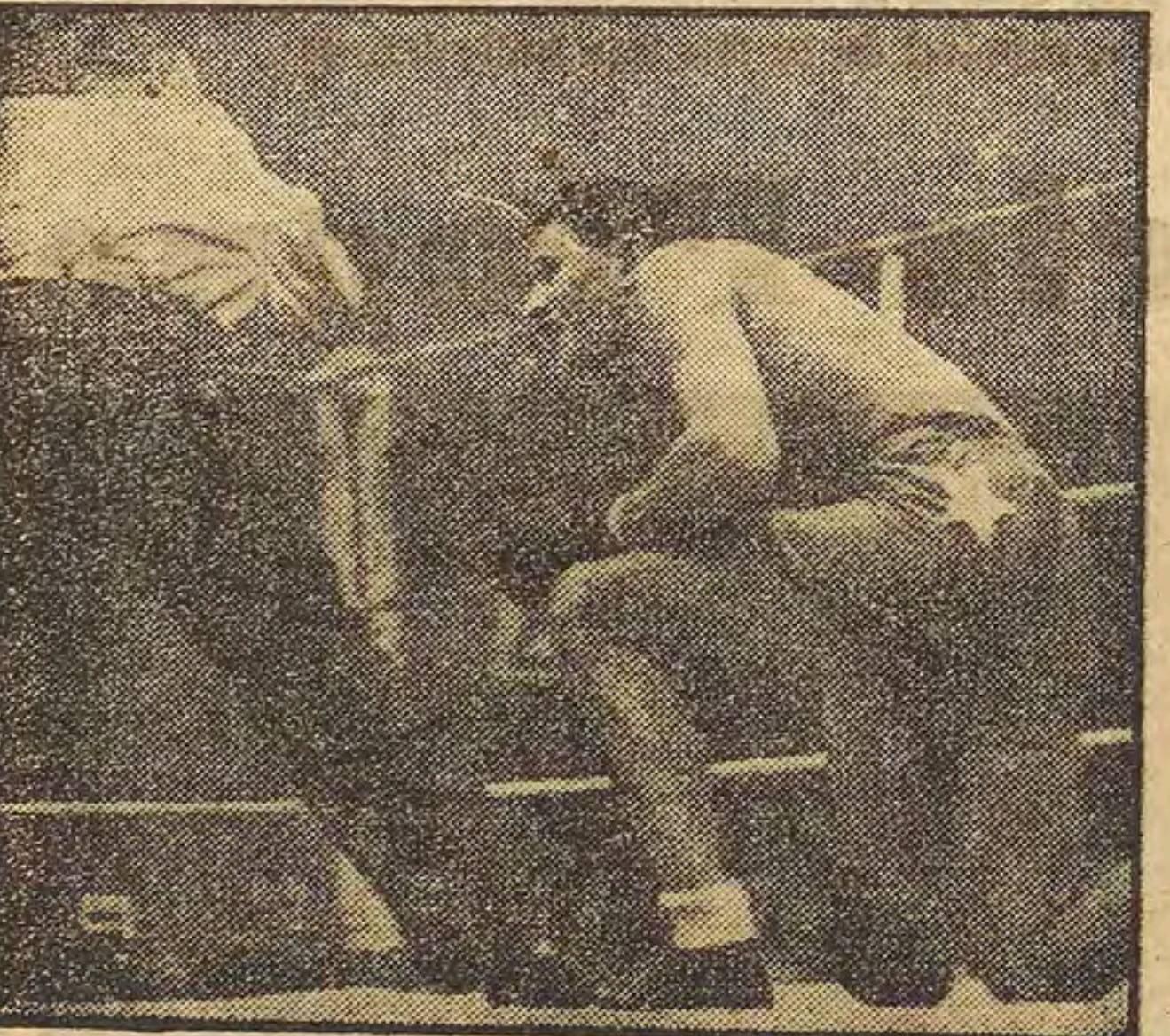
La droite d'Espallargas est bien arrivée. Martin est tombé, mais à 4 il sera debout.



Pauvre Espallargas ! Il a abandonné au 6^e round, le visage en sang, le nez fracturé...



Un instantané... car Francis Jacques (à gauche) et Levasseur (à droite) se sont souvent accrochés.



Troisième round ! Devant Eddy Camp, Julani met un genou à terre, mais il ne sera battu qu'aux points.

Les Vallerey se joignent à JANY et NAKACHE pour conquérir l'Amérique

TOULOUSE. — C'est décidé, la famille Vallerey, au grand complet, va quitter Casablanca pour rallier Toulouse et se joindre aux dauphins du T.O.E.C. pour moissonner les records et les titres.

Les six enfants Jehan, Georges, Gisèle, les jumeaux et le petit « Jacques », enfant gâté et gâment de la troupe, arriveront en juin avec papa, maman et grand-mère, dans la cité des violettes où une villa de neuf pièces, déjà meublée, située à quelques minutes de la piscine, les attend.

A la veille des championnats d'Europe, on ne peut que se féliciter de voir les Vallerey rejoindre la métropole, où ils pourront se réacclimater autrement qu'en vivant à l'hôtel, régime qui ne leur avait guère réussi l'an dernier.

Certes, sur le plan strictement national, le T.O.E.C. sera trop fort, beaucoup trop fort, il barrera les autres clubs et les rencontres inter-régionales, et les championnats perdront quelque peu de leur intérêt.

M. Dhers, président du T.O.E.C., ne se le dissimule pas :

— Je comprends très bien que nous trusterons, en quelque sorte, les champions. Toutefois, sur le plan international, cela présente, à mon sens, un intérêt indéniable : tout d'abord, nos champions apprendront à lutter ensemble par un contact permanent. Ils formeront l'ossature, sinon la totalité de toutes les équipes nationales de course et leur habitude de nager ensemble les aidera en relais.

— Vous allez faire valser tous les records ?

— Certes, et je dirai même que nous pourrions, avec une équipe de club, battre des records d'équipes nationales, ce qui, je pense, aura à l'étranger un retentissement considérable. On connaîtra le T.O.E.C., comme les nageurs le Yale University aux Etats-Unis.

— Quels sont vos projets ?

— J'en ai de grandioses, mais que je crois réalisables. Ce serait de voir inviter les dauphins du T.O.E.C., en Suède, en Angleterre, en Russie et aussi, un jour, en Amérique...

— Et pour Alex, quelles possibilités voyez-vous ?

— C'est une question à laquelle j'aimerais mieux ne pas répondre. Alex est sérieux, intelligent, et a des moyens physiques remarquables. Pour lui, l'essentiel ce sont les Jeux olympiques 1948. Aussi, nous ne cherchons pas à le pousser, quitte à le voir plafonner un an ou deux pour reprendre son ascension l'année des jeux. — J.-B. G.

LE SAUT DE LA PATINEUSE dans les trois heures du Skating Revue 1946



Dans une grande revue de New-York, sur patins à roulettes, sport très pratiqué aux U.S.A., intitulée « Skating Varieties 1946 », revue qui va se produire à Londres, la danseuse Melva Moreno effectue des sauts sportifs que ne désavoueraient pas les grands spécialistes masculins. Elle recueille un grand succès. C'était mérité.

Le style Marcel Thil a été retrouvé à Londres avec l'amateur Gonnet



Dans France-Angleterre, à Wembley, Gonnet (à gauche) martèle Portier au corps.

Le baise-main dans la piscine



A Londres, Cor Braasem, de l'équipe hollandaise, baise gentiment la main de sa collègue de 17 ans, Hamme Termeulen, qui va tenter le record de 100 yards nage libre, en lui souhaitant bonne chance dans le match Angleterre-Hollande

BUT

Rédaction - Administration
Publicité

100, rue de Richelieu
Téléph. RIC. 81-55 et la suite

ABONNEMENTS :

6 mois 200 fr.
1 an 400 fr.

Compte courant : Paris 5390-08

Le Dir.-gérant : Philippe BARRES
Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

PETITES ANNONCES

Offres d'emploi 80 fr.

Cherche personne de confiance 40 à 50 ans, pour cuisine et petits travaux de jardinage, bien nourrie, vie de famille, bons gages. LIENHARD, horticulteur, à GRISY-SUISNES (Seine-et-Marne). Téléphone : 29.

Autos, motos, vélos 80 fr.

A vendre 2 camions benne 7 et 8 t. dont 1 Diesel. TRU. 18-34 (de 15 à 17 heures). Vends benne 3 T., P. D. ren. 2 T. 5. Ma. this cabriolet V 8, 3 T. 5, Mercury, U-12 Citroën, camion Panhard 5 T. 11, rue des Trois-Bornes.

A vendre camion gazo Berliet carburateur mixte 3 T. parfait état, bons pneus, dont 3 neufs, AERODROME MORANE, VILACOUBLAY - VELIZY. Téléphone : MIC.17-42

A vendre Latil 3 T., bêche, bon état mécan. Lemonnier, 10, r. Champ-de-l'Alouette (13^e). A vend. Ford BB 4 T. moteur bons pneus. ROBIN, 2, rue Raspail, MALAKOFF (Sne).

Une M. 102, 1.500 kilos, avec carte pneus, tite distance parfait état. PETIT, 18, rue Edouard-Pailleron, PARIS (19^e).

Vends EXCELLENTE MOTO S. S. 4 HP. 64, avenue de Wagram, PARIS.

Vends VELO COURSE, Solr après 6 heures FENDRICH, 26, Bd de la Villette (19^e).

BUGATTI 55

2 l. 300, compresseur Roadster, parfait état. — Ecrire « Paris-Press » N° 665.

Particulier vend à particulier PEUGEOT 202 cabriolet 4 places - 39, bon état.

PORTE, 4 passage Molltrier, PARIS (17^e).

REMORQUE AUTO NEUVE 500 kilos grande capacité avec pneus. — DEF. 10-88.

PARTICULIER ACHETE A PARTICULIER AUTO C 4, 6 places, parfait état. Ecrire « PARIS-PRESSE » N° 668.

Vends VIVA 4 très bon état. — PERRÉ, 1 bis, rue Jean-Ménas (19^e), NOR. 11-81.

A VENDRE CAMION BERLIET C.H.A., 5 tonnes, entièrement remis à neuf. — Téléphonez : AVR. 35-46.

Achète FOURGON 6-7 CV. — GRA. 14-94.

PARTICULIER ACHETERAIT A PARTICULIER VOITURE 5 à 10 CV. — Ecrire « BUT » N° 636.

JE CHERCHE pour 2 Camions LOCAL COUVERT ou NON 40 à 60 m2. CHAM-PELLET LEVALLOIS, ASNIERES, COUR-BOVOIR. — LADOUCH, 10, avenue de la Porte-de-Villiers, PARIS.

CAMION RENAULT 3 T. S 2 3 parfait état à vendre. 45, rue Yves-Le-Cox, VERSAILLES.

Proposit. commerciales 80 fr.

Champion sportif ayant contrats et matériel cherche associé disposant 2.500.000 pour organisation fêtes spectaculaires. Gros rapp. immédiat. Très sérieux. Ecrire : BOUTET, 5, r. des Tournelles, Versailles, qui transm.

Mariages 80 fr.

JEUNE FEMME DISTINGUEE, 35 ans, divorcée, physique bien, brune, désire MARIAGE avec MONSIEUR INTELLIGENT de 32 à 45 ans, qualités morales. Photo si possible. Réponse assurée. Ecrire « BUT » N° 672.

Occasions diverses 75 fr.

T. S. F. - CREDIT

A partir de 460 francs par mois. JAKOVIX, 19, avenue d'Italie, PARIS.

A vendre BEAU SALON AUBUSSON 1 commode marqueterie et 1 ancienne. Téléphonez : MEN. 63-03.

Imprimerie spéciale de « But » 100, rue de Richelieu, Paris (2^e) R. BALLI, Imprimeur

PRISES ET PROLONGATEURS EN CAOUTCHOUC MOU

SID la prise INCASSABLE (MODÈLE DÉPOSÉ)



EXIGEZ LA CHEZ VOTRE ÉLECTRICIEN

COMMANDES : 9, RUE RICHARD-LENOIR (20^e) (Spécifiez prises ou prolongateurs)

GROSSISTES EXCLUSIVEMENT

BUT



Le Parisien Bongiorni livre au portier tchèque Finek (1 m. 92) un combat singulier. Le gardien en sortit vainqueur. Ici Bongiorni va « placer » le ballon dans les mains de Finek.

LE GEANT, L'ARTISTE et le mystificateur...



Sa haute taille n'empêche pas Finek de plonger quand il le faut. Ci-dessus, il arrête un shot de Vaast.



Dans son style aisé, souple et caractéristique, Ben Barek, la « perle noire », reprend de la tête une balle haute.

...premiers rôles de Paris-Prague



Voici le but parisien que vient de tirer Aston (à droite sur la ligne blanche). De g. à dr.: Bongiorni, Luka, Finek (à terre), Smejkal, Aston.